IMAGES

« AUX CITOYENS AU COEUR D'ACIER DE STALINGRAD »

(Voir page 7)

30 mills

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 744 — LE CAIRE (EGYPTE) — 12 DECEMBRE 1943



FEMMES-COMMANDOS !

Dans un camp écossais, des femmes-commandos polonaises s'entraînent en vue de l'invasion de l'Europe. Leur entraînement est dirigé par des femmes ayant combattu en Pologne contre l'envahisseur allemand. Quand arrivera l'heure de la libération de la Pologne, ces femmes, dont l'entraînement aura été complet, seront placées à l'avant-garde de l'attaque. Ci-dessus : Armées de fusils, des commandos polonaises simulent une attaque, au cours d'un exercice sur des dunes de sable. Les voici fonçant sur l'ennemi



Une commando jette une grenade à main sur une position ennemie, tandis que ses camarades s'apprêtent à tirer. Rien n'est négligé pour faire de ces femmes de véritables soldats.



Les commandos polonaises vont à l'attaque d'une position, dans leur camp d'entraînement situé en Ecosse. Quant le moment viendra, elles sauront utiliser leurs armes avec adresse.

Ci-dessous : Au cours de leur entraînement, les commandos polonaises effectuent une charge au milieu d'un épais rideau de fumée. Elles font montre d'un très beau courage.

Ci-dessous : A travers des fils barbelés, les commandos s'entraînent à tirer sur des positions ennemies. Nul doute que ces femmes deviennent des soldats aguerris et éprouvés.





L'ECRAN DE LA SEMAINE

LA CONFERENCE des Chefs

Le Caire, Téhéran et de nouveau Le Caire... Doit-on parler de trois Conférences, l'une asiatique, la seconde européenne et la troisième plus spécialement balkanique ? Nous ne le croyons pas. La guerre actuelle est une et indivisible et il s'agit d'une seule et même Conférence.

Des sessions séparées ont dû être tenues sous des ciels différents, mais il ne faut voir dans ce fait qu'une solution du problème diplomatique posé par la Conférence: Il était hors de question d'inviter la Russie à participer à des consultations militaires visant à la défaite du Japon, alors que les deux puissances sont liées par un pacte de non-agression. La même difficulté se posait pour la Turquie, qui, tout en respectant son alliance avec la Grande-Bretagne et sa ferme amitié envers les Etats-Unis d'Amérique et l'Union Soviétique, a maintenu jusqu'à ce jour une attitude de stricte neutralité dans le conflit.

Mais, en dépit des consultations séparées commandées par les usages diplomatiques, on ne doit pas perdre de vue l'interdépendance étroite des diverses sessions de la Grande Conférence. A chaque session, les absents étaient représentés par des observateurs officiels, ou par leurs alliés américains et britanniques qui constituaient le pivot central des consultations.

●

La Conférence des Chefs, et la session de Téhéran en particulier, fut avant tout une consultation militaire.

Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement. Au moment où la guerre entre dans sa phase la plus active, il importe de recourir à la stratégie combinée qui permet de tirer le meilleur profit des forces alliées et de frustrer les plans ennemis. Ces plans, tels que les expose l'expert militaire capitaine Miksche, tendraient à la stabilisation de la ligne du front en Russie et à la création de réserves stratégiques qui auraient permis au haut commandement allemand d'opposer des forces importantes à toute tentative de débarquement alliée.

L'accord enregistré entre les états-majors russe, anglais et américain et la situation sur le front russe laissent prévoir l'échec des plans allemands.

●

Si l'on prend la Russie comme point de départ, on constate en premier lieu que la contre-attaque allemande dans le saillant de Kiev s'est ralentie depuis la prise de Korosten. Kiev elle-même ne semble plus menacée et un retour des armées allemandes à la ligne du Dnieper ne saurait être prévu.

Plus au nord, une nouvelle offensive d'hiver se prépare. On a annoncé cette semaine qu'une armée d'un million et demi d'hommes est sur le point d'entrer en action. Si les Russes parviennent à occuper Orsha, Mogilev, Rogachev et Jlobin, ils n'auront plus de grandes difficultés à atteindre Minsk. Les villes-clés de la Russie Blanche sont directement menacées aujourd'hui.

Il n'est donc plus question de stabilisation du front sur la ligne Léningrad-Dnieper. Les succès des offensives soviétiques de l'hiver dernier et du précédent permettent de se demander si une stabilisation sur une ligne quelconque pourra être envisagée.

●

L'offensive russe aura pour conséquence d'empêcher la constitution d'une réserve stratégique allemande.

Les Alliés se chargeront, par ailleurs, du restant de l'armée allemande qu'ils attaqueront en divers points du continent. Il est possible, par exemple, qu'une triple offensive soit dirigée contre les Balkans du nord-est, du sud-est et de l'ouest, pendant que des opérations majeures se dérouleraient en Europe occidentale.

Tout cela est naturellement subordonné à l'arrivée des Alliés à une « ligne de sécurité » en Italie, et à l'amélioration des conditions atmosphériques. Les Alliés ne sont pas préparés pour de grandes opérations d'hiver, mais le printemps les verra à l'œuvre sur plus d'un théâtre d'opérations.

●

Des nouvelles importantes ont laissé prévoir cette semaine que des opérations militaires se préparent aux Balkans. Du côté allemand, on a rapporté que Rommel concentre des forces en Yougoslavie. Certaines nouvelles de source neutre ont révélé que des armées allemandes se rapprochent des frontières turques.

Les Alliés se livrent toujours à une activité régulière dans la mer Egée. Ils ont bombardé Salonique qui constitue la position-clé des Allemands en Grèce.

●

Sur le terrain politique et diplomatique, les consultations de Téhéran ont confirmé ce qui avait déjà apparu à la Conférence de Moscou : une entente parfaite règne entre les trois puissances qui sont à la tête de la coalition alliée.

Les principes essentiels sur lesquels reposera la paix ne font l'objet d'aucune controverse. Il n'est plus question aujourd'hui de demander aux principaux belligérants de proclamer leurs buts de guerre, comme on le faisait pendant les premières années du conflit. Les objectifs de guerre et de paix ont été rendus publics depuis longtemps. Les dernières consultations internationales dépassent même ce cadre étroit.

On pourrait dire que c'est la Conférence de la Paix qui tient ses assises à Moscou, au Caire, à Téhéran ; que c'est une commission de la Conférence qui se réunit en Afrique du Nord sous le titre de « Commission méditerranéenne ».

Il ne faut donc pas s'attendre à des délibérations entre alliés et ennemis autour d'une table, comme ce fut le cas à Versailles. La procédure qui a mis fin à la dernière guerre était trop compliquée à certains égards et trop hâtive à d'autres.

Les grandes lignes de la Paix et de la sécurité internationale sont établies aujourd'hui par les dirigeants des grands puissances. Cet accord sur les principes fondamentaux sera suivi « par une longue série d'enquêtes et de recherches » pour solutionner les problèmes complexes qui se poseront ultérieurement.

●

Le dernier discours du maréchal Smuts a abordé d'une manière franche et réaliste le problème de la sécurité internationale après la guerre.

Il ne suffit pas de proclamer la guerre hors la loi, pour éviter un nouveau conflit. C'est en grande partie parce que, dans la Société des Nations, nous n'avons pas reconnu l'importance de la direction et de la force que tout finit par aller de travers, dit-il en substance. Ce qui était la tâche de chacun ne fut accompli par personne. Chacun attendait que l'autre prenne la tête du mouvement, et les agresseurs purent ainsi faire ce qu'ils voulaient.

Le maréchal Smuts, prenant en considération la situation actuelle du monde, proposa la constitution d'une « trinité » comprenant les Etats-Unis, l'Angleterre et la Russie, pour assumer, en tête des autres nations, la responsabilité de la sécurité dans le monde de demain.

Si l'on faisait abstraction des déclarations du maréchal relatives à l'avenir de la France, on ne peut que se rallier à son point de vue, tendant à la création d'un système de sécurité dirigé par les plus grandes puissances et appuyé par les autres.

●

Dans leur déclaration de Téhéran, les trois puissances démocratiques ont d'ailleurs souligné que leur intention n'est point de diriger le monde, comme certains ont pu le supposer. Tout en exprimant leur volonté de voir leurs pays respectifs collaborer ensemble dans la guerre et dans la paix, les trois grands chefs ont reconnu « la suprême responsabilité qui est la nôtre et celle de toutes les Nations Unies, de faire une paix qui emporte les suffrages de l'immense majorité des peuples du monde... » Ils ont ajouté : « Nous voulons rechercher la coopération et l'active participation de toutes les nations, grandes ou petites, dont les peuples de cœur et d'esprit seront déterminés, comme nos propres peuples, à faire disparaître la tyrannie, l'esclavage, l'oppression et l'intolérance. »

La « famille mondiale des nations démocratiques » aura donc des membres dont les obligations sont différentes, mais dont les droits resteront identiques. — J. A.



LA RENTRÉE DE SA MAJESTÉ LE ROI

Par une touchante attention, S.M. le Roi Farouk a tenu à passer la fête du Courban Baïram au milieu de son peuple, après être demeuré trois semaines à Kassassine, à la suite de son accident d'auto. C'est pourquoi, mardi dernier, la capitale entière, rassemblée dans les rues conduisant de la gare de Koubbeh jusqu'au Palais d'Abdine, ovationna chaleureusement l'apparition du Roi, complètement guéri, debout dans sa voiture et répondant de la main aux acclamations de son peuple. Des avions égyptiens survolèrent le cortège royal durant tout son parcours et jetèrent des boîtes contenant des dragées et des douceurs que le peuple se partagea. Au Palais d'Abdine, des hauts dignitaires de la Cour et des officiers supérieurs de l'armée reçurent Sa Majesté. Les leaders des partis politiques, de nombreuses délégations venues des provinces et un grand nombre de personnalités s'inscrivirent sur le registre des cérémonies. Puis, après s'être rassurée sur la santé de son Roi, la foule se dispersa en rendant grâces au ciel pour sa complète guérison. Notre photo représente S.M. le Roi Farouk debout dans sa voiture, dans laquelle on reconnaît S.E. Ahmed Hassanein pacha, pénétrant dans la cour du Palais d'Abdine, où Il fut reçu par le haut personnel du palais et la garde royale.



OU FRAPPERONT LES ALLIÉS ?

Durant leur récente conférence historique tenue à Téhéran, Roosevelt, Churchill et Staline sont tombés d'accord « sur l'étendue et le moment opportun des opérations à entreprendre de l'est, de l'ouest et du sud ». Les forces allemandes qui occupent l'Europe sont étirées sur une longueur de près de 17.000 kilomètres de côtes qu'elles doivent défendre contre des incursions possibles des Alliés. Aujourd'hui, plus que jamais, Hitler doit s'attendre à des attaques alliées sur plusieurs points à la fois. Pourra-t-il empêcher les armées des Nations Unies de briser l'anneau de ses fortifications ? On en doute, car « aucune puissance au monde ne peut nous empêcher d'annihiler les armées allemandes », ont assuré les trois grands chefs. Où frapperont les « nations combattantes » ? A cette question que se pose l'état-major allemand, la seule réponse est un point d'interrogation... en attendant que les armées alliées viennent apporter elles-mêmes leur réponse. Et à ce moment-là « l'accord entier auquel nous sommes parvenus nous garantit que la victoire sera nôtre », déclarent Churchill, Roosevelt et Staline.



La stratégie allemande est étirée entre l'est, le sud et l'ouest où les positions occupées par eux en Europe sont encerclées de blanc. La question la plus importante pour le moment est de savoir si le haut commandement nazi peut stabiliser son front oriental avant d'être appelé à jeter d'autres armées sur les points où la grande invasion alliée de l'Europe pourrait avoir lieu.

HITLER JOUE SA DERNIERE CARTE

par le capitaine F.O. Miksche, expert militaire de renommée internationale, dont « Images » a déjà publié un article remarquable par ses prévisions

Quand ils écriront l'histoire de la Seconde Grande Guerre mondiale, les historiens diviseront probablement cette lutte titanique en trois phases principales :

En premier lieu, la machine de guerre de Hitler envahit les nations européennes voisines de l'Allemagne : la Tchécoslovaquie, la Pologne, la Norvège, la Belgique, la France et les pays balkaniques. Ces rapides victoires sont le résultat non seulement d'une supériorité matérielle écrasante, mais aussi du fait que le monde opposait une défense faible aux nazis qui cherchaient à le détruire.

Puis vint la seconde phase : la grande bataille à l'est. La guerre en Russie était, et elle demeure, en étroit rapport avec les événements sur les autres théâtres, surtout la Méditerranée, car seul le blocage complet de l'armée allemande sur le front oriental a permis aux alliés occidentaux d'organiser et d'équiper leurs forces sans entrave, et ensuite d'aborder la troisième phase, à savoir la bataille de la Méditerranée. Cette répercussion stratégique immédiate des événements à l'est sur ceux de la Méditerranée est certainement l'un des traits les plus frappants de la guerre.

A cette relation entre les fronts de l'Est et de la Méditerranée, on peut ajouter un nouveau fait de grande importance. En Russie, l'état-major général allemand a perdu le sens de la distance. Et, pendant que les divisions cuirassées se lançaient à travers l'immensité des plaines russes jusqu'à Moscou et Stalingrad sans réussir à forcer une décision, les chefs allemands perdaient la mesure d'un autre élément stratégique : le temps. Le développement rapide de la campagne nord-africaine, la conquête de la Sicile et l'effondrement soudain de l'Italie ne pouvaient s'adapter que difficilement aux calculs allemands : l'ennemi, en effet, ne semble pas s'être attendu à des opérations de grande envergure en Méditerranée avant le printemps de 1944. C'est pourquoi il a entrepris en toute hâte, mais trop tard, de faire virer sa stratégie de l'est vers le sud et l'ouest. **Le haut commandement allemand joue sa dernière carte en essayant de repousser une invasion alliée et en se basant sur le fait que le front oriental pourrait être stabilisé.**

Réserves stratégiques

Il ne faut pas oublier que, depuis 1941, plûs de 200 des 300 divisions de l'armée allemande ont été engagées sans un moment de répit en Russie. Le reste, cantonné dans les pays occupés, n'était pas constitué par des troupes de garnison uniquement, dans le sens strict du mot, car une armée ne peut jamais engager plus du deux-tiers du total de ses effectifs ; l'autre tiers doit nécessairement soit être au repos, soit être en voie de réorganisation.

Depuis 1941, le front russe a drainé hors d'Allemagne tous les hommes disponibles, y compris ceux qui constituaient les réserves stratégiques. Pour l'état-major général allemand, c'était particulièrement dangereux, car c'est la pénurie de réserves stratégiques qui a fait perdre l'initiative aux Allemands en 1942. En fait, cette faiblesse est à l'origine de toutes les défaites nazies. Les 30 divisions dont ils avaient besoin en 1942 auraient libéré leur 6ème Armée encerclée à Stalingrad ; cinq d'entre elles auraient permis à Rommel de mener à bien son offensive d'été et de parvenir au Caire. C'est l'absence de réserves prêtes à intervenir qui a empêché les Allemands de tenir la Sicile, la Sardaigne et l'Italie méridionale. **Ainsi, du point de vue allemand, le problème le plus pressant de tous est la formation de nouvelles réserves stratégiques, et cela ne peut être réalisé qu'au prix d'un raccourcissement du front oriental et de la perte du prestige politique et militaire.** Là est l'essence du problème militaire allemand.

La décision de faire virer la stratégie allemande de l'est vers le sud et l'ouest commença à être exécutée au début de juillet. Le monde attendait dans l'anxiété le déclenchement de la troisième grande offensive d'été en Russie et nombreux sont ceux qui virent dans les combats de juillet autour d'Orel et Byelgorod les premières phases d'une opération ayant pour but la Volga inférieure ou Stalingrad. En réalité, les Allemands n'avaient pas l'intention — plus exactement ils n'avaient pas les moyens — d'entreprendre une autre offensive d'été. Leur but était strictement limité dans le temps et dans l'espace, et il était de désorganiser les préparatifs offensifs de l'Armée Rouge. C'est ce que l'on appelle une « manœuvre préventive », destinée à couvrir la retraite, déjà préparée, des armées allemandes sur un vaste front — le prélude de la réorganisation de la stratégie allemande.

Organisation de la retraite

Le fait que l'état-major général allemand dut abandonner des territoires immenses, qu'il avait conquis après des batailles longues et sanglantes, n'enlève rien au mérite et à la gloire de l'Armée Rouge. La vérité est que la brillante tactique allemande a été surclassée par une stratégie soviétique supérieure et plus clairvoyante. A quoi pouvaient servir aux Allemands leurs grands succès tactiques si leurs bases stratégiques étaient fausses ? Inversement, quel mal cela pouvait-il faire aux Russes de subir de grandes défaites tactiques si leurs calculs stratégiques étaient corrects ? Il va sans dire que la qualité élevée de l'Armée Rouge et en particulier sa volonté de résister ont joué un rôle décisif dans tous ces événements. Sans cela, la campagne à l'est aurait difficilement abouti à la grande retraite présente.

Les chefs allemands s'étaient prudemment rendus compte il y a longtemps qu'une évacuation sur une grande échelle pourrait devenir nécessaire en Russie. C'est pourquoi des bataillons du travail et des brigades de l'Organisation Todt, groupant au total plus de 500.000 hommes, ont été occupés pendant des mois à construire des fortifications, des cantonnements, des voies de communications et toutes sortes d'installations. Et pendant que les armées allemandes, en battant en retraite, sont aidées par le fait que le terrain a été longuement préparé pour la défense, elles dévastent tout sur leur passage. De cette manière, elles ne rendent pas seulement extrêmement difficile l'avance de l'Armée Rouge, mais elles espèrent créer une sorte de « no man's land », de plusieurs centaines de kilomètres de profondeur, qui protégera leur front oriental stabilisé.

Les Allemands avaient escompté que les difficultés de l'Armée Rouge seraient accrues par d'autres circonstances. Ils avaient calculé que la retraite allemande serait terminée au moment où commenceraient les pluies d'automne, en sorte que les préparatifs russes en vue d'une offensive d'hiver, qui exigent des mouvements sur une grande échelle, seraient interrompus par la boue.

D'autre part, trouver un abri au milieu du terrible hiver russe est un problème extrêmement difficile non pas pour les troupes seulement, mais aussi pour la population civile des régions libérées, estimée à 15 ou 20 millions, et le rapide afflux de réfugiés ne fera rien pour améliorer la situation, déjà guère brillante, qui règne au point de vue des vivres en Russie.

Deux faits à retenir

Avant d'examiner en détail la situation qui résulte du changement de la stratégie allemande, deux faits doivent être soulignés, qui forment la base de notre argumentation :

1° D'après des sources dignes de foi, le résultat final des mesures de « mobilisation totale » de Hitler a été l'appel sous les drapeaux de 1.900.000 hommes de plus, en comptant les classes appelées pour la première fois. Cela a permis de combler les brèches faites parmi les 300 divisions de la Wehrmacht et de reporter les effectifs divisionnaires de 12 à 15.000 hommes. Cela, cependant, n'a pu se faire qu'en enlevant de nombreux et précieux ouvriers à l'industrie de guerre et à d'autres services importants du front intérieur. Les fissures de l'armée allemande ne peuvent être bouchées qu'au prix de trous faits ailleurs, et il va de soi que les nouvelles troupes ne sont pas de la même qualité que les anciennes.

2° En 1942, lorsque les Allemands marchaient sur Stalingrad et le Caucase, non moins de 225 divisions avaient été déployées le long des 3.600 kilomètres du front allemand. En théorie, cela représente une moyenne de 16 kilomètres de front par division, et c'est cette densité qui a donné aux armées leur puissance de frappe pendant l'avance de Kharkov à Stalingrad.

Le fait qu'en Russie les Allemands ont déployé en moyenne une division tous les 16 kilomètres est particulièrement important. Il nous fournit un étalon théorique avec lequel il est possible d'estimer combien de divisions sont nécessaires pour chacune des lignes de défense successives que l'on peut avoir à envisager dans le but de réaliser une stabilisation du front de l'Est. A partir de cela, nous pourrons calculer de combien de divisions le haut commandement allemand disposera en vue d'opérations sur d'autres théâtres, une fois la stabilisation réalisée.

Trois lignes défensives

Quelles sont les solutions qui se présentent aux Allemands ? Il y a trois combinaisons défensives possibles :

1° La ligne du Dniester, d'Odessa à Kamenetz, et de là, le long de l'ancienne frontière polonaise (fortifiée à la fois par les Polonais et les Russes avant la guerre), à travers les marais du Pripet jusqu'à la Dvina, et le long de la Dvina jusqu'à Riga, sur la mer Baltique.

Cette ligne, la plus courte des lignes de défense possibles en Russie, a 1.500 kilomètres. Les bases aériennes avancées soviétiques seraient encore à 1.100 kilomètres de Berlin. Les effectifs nécessaires seraient de 95 divisions, et 105 seraient libérées et pourraient opérer ailleurs.

2° La ligne du Dniester et de la frontière polonaise, comme ci-dessus, mais à travers Polotsk et Pskov et le long du lac Peipus jusqu'à Narva. La distance totale serait de 1.625 kilomètres, nécessitant 101 divisions, 99 étant libérées.

3° La ligne du Dniester vers Kamenetz et Podolsk ; puis le long de la ligne de démarcation soviéto-allemande de 1939 (déjà fortifiée de part et d'autre), le Boug et vers le nord jusqu'à Riga, en passant par les points fortifiés de Lwow, Przemysl, Brest-Litovsk, Vilna et Dvinsk. Distance totale : 1.770 kilomètres, 110 divisions seraient nécessaires, 90 seraient libérées.

Une autre ligne, la dernière, est constituée par les Carpathes, qui sont déjà fortifiés par les Hongrois, et ces fortifications sont reliées au Mur Oriental allemand construit avant la guerre.

Nous voyons donc que, selon le choix de sa ligne défensive, l'état-major général allemand serait encore en mesure de retirer quelque 90 divisions du front de l'Est. Tout cela est bien entendu purement théorique. Pratiquement, la chose ne pourrait être aussi facile, car l'Oberkommando pourrait se trouver obligé de garder une réserve stratégique de 20 ou 30 divisions, ce qui serait logique. Néanmoins, nous aurions probablement raison de supposer que **les Allemands peuvent libérer 30 à 50 divisions du front oriental pour les diriger ailleurs.**

Vases communicants

Si l'Allemagne peut former une réserve stratégique en raccourcissant la ligne du front de l'Est, quel effet la chose aura-t-elle sur l'ensemble de la situation ? La position centrale de l'Allemagne en Europe favorise ce que les stratèges appellent « la manœuvre suivant des lignes intérieures ». Les grandes artères de circulation qui rayonnent de l'Europe centrale vers la France, l'Italie et les Balkans rendent possible le déplacement, à grande vitesse, des réserves stratégiques. Le carré Munich-Vienne-Dresde-Prague serait le plus favorable à la concentration des divisions libérées du front russe. Une telle disposition des réserves centrales permettrait aux Allemands d'exploiter au maximum l'avantage de leurs lignes intérieures, alors que les Alliés seraient contraints d'opérer sur des lignes extérieures beaucoup plus longues. L'état-major général allemand serait en mesure de déplacer instantanément son centre de gravité stratégique et d'obtenir une supériorité locale à n'importe quel point que la situation exigerait. De cette façon, la nouvelle réserve stratégique pourrait servir à l'Allemagne à regagner l'initiative qu'elle a perdue.

Le problème peut être présenté de manière plus concrète ainsi :

1° Les 22 divisions se trouvant en Italie pourraient être portées à 50.

2° Les 22 divisions allemandes des Balkans pourraient être portées à 50.

3° Les 43 divisions cantonnées en France, en Belgique et en Hollande pourraient être portées à plus de 70.

Voilà ce que signifie le virement de la stratégie allemande de l'est vers le sud et l'ouest. Il faudrait trois mois pour exécuter cette opération. Tout cela, d'ailleurs, montre une fois de plus l'interdépendance des événements du front oriental et des autres fronts. **Les opérations en Méditerranée sont affectées exactement comme s'il y avait changement de niveau dans deux vases communicants.**



Pour mieux utiliser leurs réserves stratégiques, les Allemands pourraient stabiliser leur front oriental sur une ligne plus courte et opérer sur des lignes « intérieures » — représentées par les grosses flèches au centre de la carte — et qui sont servies par des lignes de communications très courtes avec la France, l'Italie et les Balkans. Par contre, les Alliés devront, pour débarquer en Europe, utiliser de longues lignes de communications indiquées par les flèches partant des Iles Britanniques. L'événement est attendu avec impatience.

L'Italie, jusqu'aux Alpes, n'est pas d'une importance militaire particulière, car elle n'appartient pas à proprement parler à la forteresse européenne ; la campagne italienne ne doit être considérée plutôt comme une lutte politique. Les batailles d'Italie décideront en effet des relations entre l'Allemagne et ses vassales, la Hongrie, la Roumanie et la Bulgarie, car ces pays, après la longue série de défaites axistes, d'El Alamein à Naples, sont naturellement de plus en plus désireux de se rapprocher des Alliés. En somme, le résultat de la campagne d'Italie, quel qu'il puisse être, ne peut plus décider la guerre en faveur de Hitler, mais il peut dans une grande mesure influer sur la durée de la guerre et sur la forme de la défaite de l'Allemagne, forme qui aura assurément une portée décisive sur la reconstruction de l'Europe.

Les projets allemands

De toutes ces considérations, il faut tirer une autre conclusion. Les buts de la stratégie allemande — renforcement de la situation politique sur le Continent et affaiblissement des Alliés — ne peuvent pas être réalisés par une stratégie purement défensive basée sur une barrière entre La Spezia et Ancône, ou le long du Pô, ou le long des Alpes. Cela n'aidera en rien les Allemands. Nous serions donc justifiés de penser que le haut commandement allemand pense davantage à une offensive dynamique qu'à une défense passive, qu'il compte battre les armées alliées en Lombardie, sur le champ de bataille classique où Napoléon a mené ses plus grandes campagnes, ou mener une guerre de mouvement rapide le long des rives parallèles de la péninsule italienne.

Le haut commandement allemand fait des plans semblables pour le cas d'une invasion alliée des Balkans, lesquels sont défendus au sud par une chaîne d'îles, comme Corfou, la Crète et Rhodes. Un débarquement allié sur la côte ouest de la péninsule balkanique à partir de Bari et Brindisi est menacé sur son flanc par une poussée allemande venant du nord. Les Alliés ne pourront tenter une telle opération que lorsque le front en Italie aura été stabilisé au moins sur la ligne Rome-Pescara. Si les Alliés prennent pied dans les Balkans, les Allemands espèrent pouvoir recommencer la rapide guerre de mouvement qu'ils ont menée avec succès en 1941 dans les gorges de la Strouma, du Vardar et de la Maritza.

Ce ne sont là que des projets allemands. Il serait difficile de dire jusqu'à quel point leur réalisation est possible ou vraisemblable. Hitler a déjà eu beaucoup de plans — par exemple la conquête de l'Egypte et du Caucase — qui, sans être irréalisables, n'ont, en fait, jamais été mis à exécution.

Notre but principal, cependant, est de chercher comment les plans de réorganisation stratégique de l'Oberkommando pourraient être mis en échec. Cela peut-il se faire, par exemple, par des bombardements ? La réponse est que des attaques sur les centres industriels allemands **peut** influencer indirectement le résultat de la guerre, mais non directement ; elles ne peuvent pas, en fait, être décisives dans l'intervalle de trois mois, suffisant en principe aux Allemands pour mener leurs plans à bien. Le bombardement des lignes de communications, des gares, des ponts, des viaducs et des tunnels peut désorganiser le transport des troupes de l'est vers le sud, mais peut-il empêcher les Allemands de se déplacer ? Il serait trop optimiste de le croire.

En définitive, nous ne devons pas nous figurer que nous devons gagner les batailles d'Italie et des Balkans simplement parce que nous possédons une supériorité aérienne et navale. Aucun doute que c'est cette supériorité qui a incité les Allemands à renoncer à la Sicile et à la Sardaigne, parce qu'ils perdaient trop d'avions. Mais bien que la Luftwaffe ne soit plus assez puissante pour entreprendre de grandes attaques sur Londres ou d'autres centres alliés, elle est encore capable — avec 6.000 avions de première ligne — de coopérer avec l'armée dans n'importe quelle campagne que l'état-major général déciderait de déclencher en faisant un effort maximum.

La solution alliée

La solution du problème — à savoir comment frustrer les plans allemands — se trouve dans la coordination, dans le temps et dans l'espace, de la stratégie alliée à l'est et à l'ouest. Les plans de l'Allemagne sont vains si son potentiel de guerre est tiraillé entre les fronts oriental et occidental. Si les Alliés déployaient leur force maximum pour soulager les Russes, la prochaine offensive d'hiver soviétique déciderait peut-être non seulement du résultat de la guerre, mais amènerait rapidement la lutte à sa conclusion triomphante.

En hiver, le soldat russe, habitué au climat, est dans son élément et de loin supérieur à l'ennemi. De plus, le matériel de l'Armée Rouge est mieux adapté que l'allemand aux besoins spéciaux de la guerre d'hiver. Des armées russes fraîches et nouvellement entraînées attendent d'entrer en ligne. Elles sont cantonnées dans le sud, entre le Dnieper et le Donetz, et dans le nord, entre Moscou et Léningrad. Une offensive au nord aurait pour objectif d'atteindre la Prusse Orientale au printemps. Au sud, l'objectif serait les Carpathes, où les peuples asservis attendent impatiemment déjà leurs libérateurs.

Une chose est désormais claire : c'est à quel point tout dépend maintenant de l'unité complète entre les trois grandes puissances. Le jour où les Allemands seront contraints de déployer un grand nombre de divisions (avec, ne l'oublions pas, les forces aériennes nécessaires) afin de faire face à un assaut massif de la Hollande, de la Belgique et de la France, les réserves stratégiques les plus vastes et les mieux dirigées ne serviront à rien contre le flot qui inondera l'ennemi de toutes parts. Ni dans les Balkans, ni à l'ouest, le nombre désiré de 50 à 70 divisions ne pourra être atteint. En d'autres termes, les Allemands n'auront de supériorité locale nulle part. De partout, les colonnes alliées marcheront vers les « Murs » de Hitler jusqu'à ce qu'elles atteignent les champs de bataille entre la Vistule et l'Oder, les plaines de Hongrie ou la vallée du Rhin où, de temps immémoriaux, a été scellé le destin de l'Europe.

(D'après « *Picture Post* »)

COMMENT TRAITER L'ALLEMAGNE VAINCUE

« Vous ne ferez jamais de paix durable avec les Allemands si ce n'est aux seules conditions qu'ils comprennent, et ils ne comprennent que l'autorité », telle est l'idée générale de cet article d'EMIL LUDWIG

L'une des causes de la présente guerre est l'incapacité des Alliés après la dernière guerre mondiale de comprendre le caractère allemand. Si, en 1918, ils avaient mieux saisi la structure intime du peuple allemand, ils auraient pu empêcher l'avènement au pouvoir des nazis. Aujourd'hui, de nombreux milieux aux Etats-Unis écrivent et parlent d'apaisement, d'une attitude « humaine » et « juste » envers l'Allemagne.

C'est pourquoi je veux donner une courte analyse du caractère allemand. En le faisant, j'ai l'esprit plus libre que les autres réfugiés, parce que, comme citoyen suisse, je n'ai subi aucune perte matérielle du fait des nazis. Aussi, aucun ressentiment personnel n'influence-t-il mes opinions à l'égard des Allemands que j'ai observés pendant 30 ans.

LE CARACTÈRE ALLEMAND

Les qualités dominantes chez les Allemands d'aujourd'hui étaient développées dès les premiers siècles de leur existence dans l'Europe civilisée. **L'Allemand, jamais sûr de lui-même, s'est toujours demandé : « Qu'est-ce que les autres pensent de moi ? »** Il est comme cet homme qui, dans une réunion mondaine, arrange continuellement sa cravate tandis que personne ne songe à le regarder. C'est ce manque d'assurance qui a suscité chez l'Allemand le désir de conquérir son voisin et, en même temps, d'idéaliser cette conquête même : la brutalité et le mysticisme, côte à côte, créés par une nation de conquérants et de musiciens.

En tant que soldat, depuis 2.000 ans, le Germain a toujours éprouvé de la satisfaction à voir la crainte qu'il fait naître dans les autres pays. Il n'est heureux que lorsqu'il constate que les autres le sont moins que lui. C'est ce sentiment qui est à l'origine de l'antisémitisme. Les Allemands se servirent bien de ces « Juifs étrangers », mais ils les envièrent toujours. Pendant un millénaire, chaque siècle a assisté à des persécutions et à des pogromes contre les Juifs en Allemagne. Non point pour les millions qu'ils possédaient, mais à cause des nombreux Prix Nobel que les Juifs ont gagnés. Cette jalousie haineuse n'avait besoin que d'une étincelle.

Ce besoin de confiance en soi-même a aussi développé chez l'Allemand la passion du commandement et de l'obéissance. **Il voit son pays comme une pyramide, dans laquelle chaque homme est une pierre qui patiemment supporte la pierre supérieure.** Indépendamment de ce système, chaque Allemand a sa propre vie privée, comme chacun de nous, mais seulement dans l'intimité du cercle de famille. Avec ses camarades et ses collègues, il reste toujours un peu dans un état de tension, se demandant : « Qui est au-dessus de moi ? Qui me doit de la déférence ? Qui doit avoir la priorité sur moi ? » Tous les comités, les clubs et les écoles sont organisés sur ce plan pyramidal.

Néanmoins, le respect de l'ordre et de l'obéissance a engendré quelques bonnes qualités chez les Allemands. La même précision automatique que les rois de Prusse inculquèrent à leurs soldats pour les faire marcher au pas de l'oie et leur faire polir leurs boutons a permis à ces hommes de réaliser la même minutie dans la fabrication des lentilles, des meilleurs appareils de prises de vues, et des produits chimiques les plus purs.

DES RÊVEURS EN UNIFORMES

Astreint à cette discipline rigide, le Germain cherche un dérivatif dans le rêve. Et c'est ici qu'intervient la musique, qui est la plus profonde expression de la vie allemande et de sa nature mystique. L'aspect romantique et musical du caractère allemand a toujours été moins important que le culte qu'il a voué à l'Etat et par-dessus tout à l'uniforme. Dans son uniforme, l'Allemand n'est pas une personne ; il est un des rouages de la gigantesque machine.

A quelques exceptions près, les Junkers, comtes et princes, sont restés des militaires de peu de culture. Les citoyens, d'un autre côté, sujets du gouvernement mais non ses créateurs, en étaient exclus, ne possédant même pas un droit de vote ; aussi, ils se consacrèrent aux affaires, aux sciences et aux arts. Ainsi, pendant des siècles, ces deux classes demeurèrent à part, n'ayant rien de commun : la première une classe d'officiers et d'hommes d'Etat incultes mais puissants, la seconde une classe de gens cultivés mais sans pouvoir.

Le côté le plus surprenant de cette division est le fait que les « sujets » n'ont jamais cherché à gouverner. Ils étaient heureux dans leur île de rêve philosophique, musical ou scientifique ; ils regardaient le gouvernement comme un navire qui passe. Aucun des nombreux tyrans couronnés de l'Allemagne n'a été assassiné ou détrôné par le peuple.

Le monde étranger a assisté à tout ce développement et n'a jamais voulu comprendre que c'était ce même peuple qui avait produit des merveilles de musique, de littérature et de science, et qui cependant se livrait chaque cent ans à une nouvelle guerre agressive.

En Allemagne, on ne trouve pas, comme dans les autres pays, des hommes d'Etat et des politiciens qui sont en même temps des écrivains ou des penseurs. Le maréchal Hindenburg non seulement ne savait rien, mais il était fier de son ignorance ; il se vantait de n'avoir jamais lu un livre, sauf des ouvrages militaires. Les philosophes allemands, d'autre part, n'ont jamais cherché à gouverner.

Par ailleurs, l'Allemagne a deux types qui représentent ses extrêmes : le Prussien et l'Autrichien.

La moitié méridionale de l'Autriche, terre de fruits, de vigne et de merveilleux paysages, est habitée par une population plus proche des Italiens que des Allemands. Une éducation purement catholique, une conglomération de différentes peuplades, la position géographique de Vienne comme carrefour de commerce, tout cela favorisait une atmosphère internationale. Une vie plus facile a rendu ces Germains moins militaristes, plus artistes, plus raffinés que leurs frères du Nord.

LA PRUSSE ET LE « LEBENSRAUM »

A l'autre extrémité de l'Allemagne, la Prusse est une terre de plaines sablonneuses que seule une population industrieuse et économe a changée en champs fertiles. Le pays n'est pas très beau, il n'y a pas de vins et les fruits sont rares.

En Prusse comme partout en Europe, les grands propriétaires sont devenus des aristocrates et les gouvernants effectifs. Aucune opposition ne s'est élevée entre eux. Comme de bons soldats, ces féodaux prussiens appelés « Junkers » ont aidé leurs rois ; leur récompense a été des prérogatives plus grandes que dans aucun autre pays. Les paysans ne pouvaient rentrer chez eux que pendant quatre mois par an pour cultiver leurs champs et procréer des enfants, soldats du roi.

Les Prussiens étaient pauvres et la discipline spartiate qu'ils se sont imposée a développé en eux les instincts guerriers d'expansion et de rapacité. C'est de cette façon que l'aspiration de « l'espace vital », **Lebensraum**, est née. Le droit du plus fort a été érigé en culte. La religion de la violence a été prêchée par les philosophes et les professeurs payés. Ce que Hitler a fait n'a été que l'exploitation de ces instincts.

Pendant 300 ans, le Prussien a été formé à obéir sans poser de questions ; sa rigueur militaire ne s'est pas confinée aux casernes ; elle s'est étendue à tout. Les enfants à l'école doivent claquer des talons et se tenir droits lorsqu'ils sont questionnés. Le culte de l'armée est suprême. Les enfants de trois ans jouent avec des fusils de bois. C'est la plus grande ambition de la vie d'un Prussien que s'être revêtu d'un uniforme ; alors il est admiré.

Aucun Allemand non-prussien ne considérerait la Prusse comme une partie caractéristique de l'Allemagne. Et cependant la Prusse a dominé l'Allemagne. Quand les Italiens, les Grecs et les autres pays s'unirent en nations, les libéraux allemands essayèrent pendant un demi-siècle d'abolir la domination prussienne et d'unir les Allemands. Mais ces idéologies ne purent pas triompher de la puissance d'acier du militarisme prussien.

Le palais du Reichstag à Berlin se trouve situé au milieu d'une grande place. Mais derrière lui, à son ombre, il y a un plus petit bâtiment, qui est le cœur véritable de la Prusse : l'état-major général. Les gens se promènent à côté avec des regards timides, en parlant à voix basse, car ils craignent les secrets de cette mystérieuse maison.

C'est de là que les ordres de mobilisation sont sortis à presque toutes les générations. Les rois, les Kaisers et ensuite le Führer les ont lancés sans demander la moindre autorisation du Reichstag. Et le peuple a aimé ces ordres et les a acceptés.

Les Allemands ont perdu la guerre en 1918 après un effondrement du moral, ce qui est typique de leur nature et qui se répétera sans doute bientôt. A cette époque, ils avaient avec leurs alliés autant de territoires que ceux qu'ils contrôlent aujourd'hui. En vingt-quatre heures, le haut commandement allemand entendit le premier craquement annonciateur de l'effondrement de l'Allemagne et il ordonna au gouvernement de solliciter immédiatement des conditions d'armistice. **Ce passage en une nuit de l'espoir en la victoire au plus sombre désespoir est un trait prussien.**

UNE ERREUR PSYCHOLOGIQUE

Que le traité de Versailles ait été un « traité d'esclave » et ait engendré Hitler, cela est une opinion très répandue dans les pays anglo-saxons, et c'est une erreur. Un traité du genre impitoyable que Clemenceau demandait aurait été une meilleure solution. La grande faute de Versailles ne provient pas des erreurs habituellement imputées à ce traité. **Ce fut une faute dans l'idée qu'on se fit des Allemands, une faute de psychologie.** Les Alliés reprirent certains territoires aux Allemands, mais leur laissèrent une complète liberté. Plus tard, ils relâchèrent même les rigueurs du traité. Quand Briand libéra la Rhénanie cinq ans avant la date fixée par Versailles, un soi-disant libéral allemand me dit : « Il y a là-dessous ces peureux de Français ! »

Quand, deux ou trois années après la guerre, les Américains vinrent prêter de l'argent aux Allemands et traiter des affaires avec eux, l'admiration que l'intervention américaine avait pu soulever dans le Reich tomba tout d'un coup. Ce qui avait été donné aux Allemands dans un geste de bonne volonté fut interprété comme un signe de faiblesse et de crainte.

Une autre erreur psychologique de la part des Alliés après la dernière guerre fut de croire que les Allemands pourraient devenir libéraux et démocrates du jour au lendemain, sans la moindre réformation. La tentative démocratique et libérale, connue sous le nom de République de Weimar, fut jugée par les Allemands comme absurde. Ils boycottèrent la République.

Une telle situation constituait un champ idéal pour un aventurier. Ce fut un jour de joie en Allemagne quand Hitler prit finalement le pouvoir. Moralement et légalement, Hitler est le véritable symbole de la nation allemande d'aujourd'hui. Par les voies les plus démocratiques, en tant que principal chef du plus fort parti, il a été nommé chancelier par le président Hindenburg, de la même manière que le roi George a désigné M. Churchill comme Premier Ministre.

D'autres dictateurs modernes sont arrivés au pouvoir en violant les constitutions, en menaçant le gouvernement légitime ou en le renversant par la force. Seul, de tous les dictateurs, Hitler a pris le pouvoir avec des moyens légaux, conformément à la Constitution de Weimar. Les Allemands, au cours des élections libres et secrètes qui eurent lieu en 1932, avant que Hitler ne devînt chancelier, donnèrent aux nazis plus de voix qu'à aucun autre parti. Ils connaissaient le programme de ces derniers par le livre du Führer, et ils furent le seul peuple soumis volontairement à un dictateur.

Naturellement, les derniers actes de barbarie ne furent pas approuvés par tous les Allemands. Il y a des millions qui y sont même défavorables. Mais qui sont ceux qui s'y opposèrent activement ? Seuls, quelques pasteurs et quelques travailleurs. Des milliers de témoins oculaires pourront affirmer que ce ne sont pas les nazis seulement qui firent montre de brutalité. 15 millions de soldats sont responsables des innombrables et inqualifiables crimes commis contre l'humanité.

Les Junkers ont toujours été traîtres à leurs rois. Aussitôt qu'un conquérant cesse de remporter de grandes victoires, ils l'abandonnent. Ceci arrivera, j'en suis sûr, à Hitler.

La chose à craindre, c'est que ce dernier meure trop tôt ; par exemple avant la défaite finale. Si cela se produit, les Junkers, les généraux, interviendront et diront : « Nous aimons les Américains. Nous ne haïssons pas les Juifs. Nous ne demandons pas de colonies. Soyons amis à nouveau ». Je crains que certains éléments aux Etats-Unis ne disent alors : « Maintenant, faisons la paix et finissons-en. Ces Allemands sont de bonnes gens ».

Cela serait une grave erreur.

QUE FAIRE DE L'ALLEMAGNE ?

Après la victoire, la question qui se posera sera la suivante : que faire de la nation allemande ? **Les Alliés victorieux seront reçus comme les successeurs de Hitler.** Qui gagne une bataille est toujours admiré en Allemagne, même s'il doit être un envahisseur. Mais un homme qui connaît bien le caractère allemand ne peut que donner ce conseil aux troupes victorieuses entrant à Berlin : « Ne souriez pas ! »

Les officiers alliés ne devraient pas parler l'allemand dans leurs bureaux. Ils ne devraient pas offrir de cigarettes aux Allemands qui leur en demanderaient, parce que le fonctionnaire nazi qui était installé à ce bureau avant eux ne le faisait pas. Toute marque de cordialité serait interprétée par l'Allemand vaincu comme un signe de faiblesse chez les victorieux. Les officiers alliés perdraient toute autorité au bout de trois mois s'ils agissaient de manière à passer pour de « braves gens » auprès des Allemands. Ils doivent, au contraire, passer pour inabordables.

Il n'y a aucun danger que les soldats et les officiers alliés imitent les méthodes nazies ; mais ils doivent être fermes en sachant que la victoire n'est que le début de leur tâche. Je sais bien que les Américains n'aimeront pas ce rôle de gouverner un peuple vaincu. Et cependant, c'est le seul moyen d'atteindre notre but : un monde en paix.

Aux Etats-Unis, deux plans ont été proposés : l'un consiste à détruire toutes les usines allemandes, à stériliser tous les Allemands et à les forcer à cultiver des pommes de terre chez eux ; l'autre consiste à rendre à ces pauvres Allemands toute leur liberté. Ce sont des innocents, ils feront une meilleure république maintenant ! Aucun de ces deux plans n'est acceptable, à mon sens. Evidemment, en ce qui concerne les chefs nazis, nous sommes tous d'accord. Ils doivent être châtiés par milliers.

Pour ce qui est du reste de la population, cependant, nous devons nous souvenir des principes de notre législation pénale moderne. Nous n'aimons pas tuer un criminel. C'est de la vengeance. Mais nous voulons protéger la société d'une répétition du crime. Pour cela, une défaite militaire n'est pas suffisante. Nous devons prendre le criminel sous notre protection et le rééduquer progressivement jusqu'à ce qu'il admette avec nous que la meilleure chose est de s'abstenir de commettre des crimes. Alors nous pourrons le libérer.

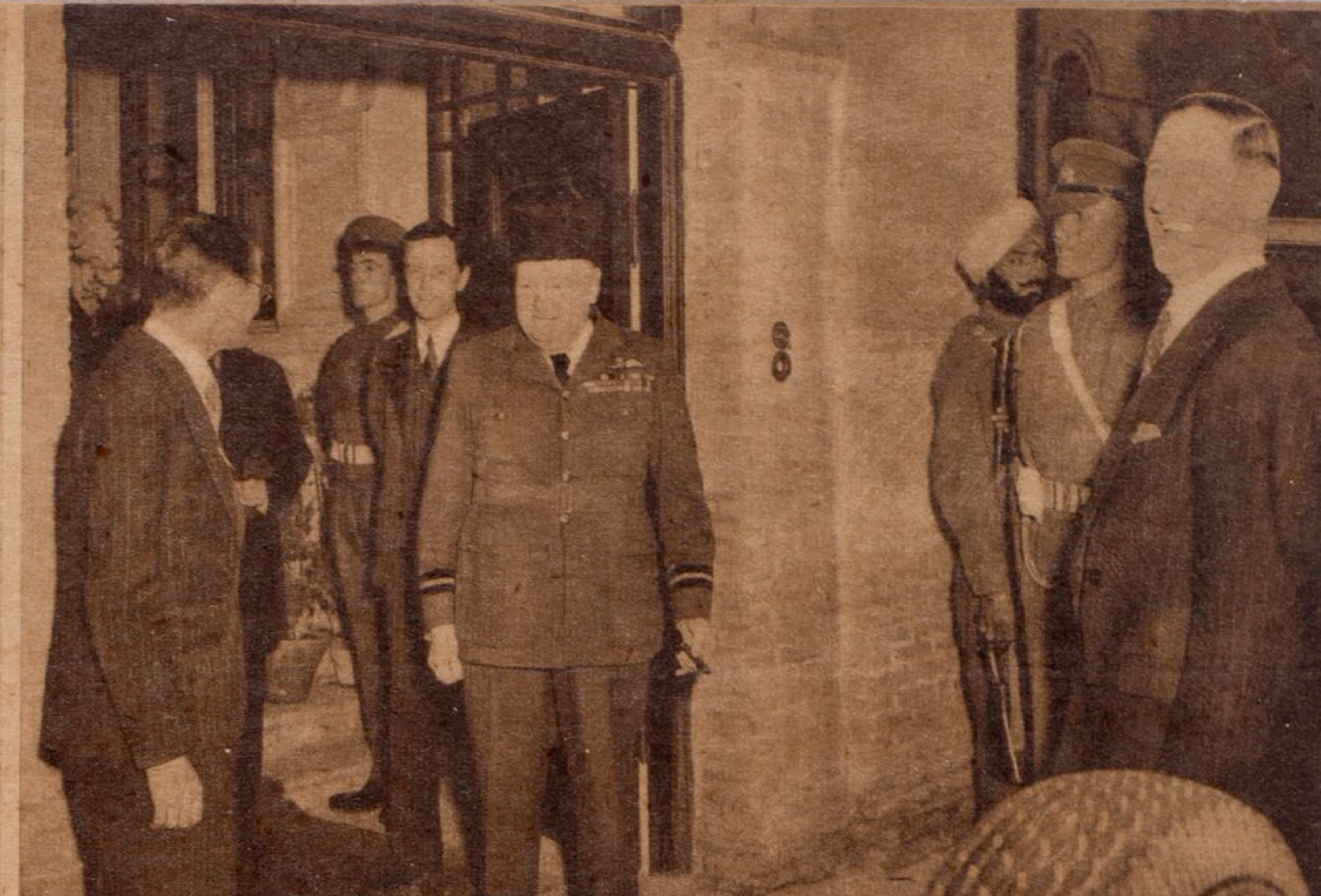
(Lire la suite en page 15)



Dans son uniforme, l'Allemand n'est pas une personne : il est un des rouages de la gigantesque machine. Voici, lors d'une parade, le maréchal Hindenburg ayant à ses côtés le futur Führer et Gœring.



Les « trois grands » au cours de l'historique conférence entourés de leurs collaborateurs. Derrière eux, de gauche à droite : M. Molotov, M. Averell Harriman, Sarah Oliver, fille de M. Winston Churchill, bavardant avec le président Roosevelt, et M. Anthony Eden.



Devant l'entrée de la Légation britannique à Téhéran, le Premier britannique porte le « colback » d'astrakan qui lui fut offert par le journaliste anglais Allan Sinclair et qu'un artisan arménien lui confectionna en six heures sur la mesure exacte de son tour de tête.

LA CONFERENCE DE TEHERAN

L'atmosphère des consultations militaires et politiques de la capitale iranienne, d'après un témoin de ces journées historiques

Des troupes britanniques et hindoues, des boutiquiers iraniens et des paysans revêtus d'une veste en peau de mouton rasé levaient un regard curieux pendant quelques minutes, vendredi après-midi, pour assister à l'atterrissage de deux grands bombardiers soviétiques de couleur sombre escortés par un essaim de chasseurs à long rayon d'action. Les appareils, amenant la mission russe, évoluèrent au-dessus de l'aérodrome de Téhéran situé hors de la ville, puis se posèrent doucement au sol.

Lorsque, le lendemain après-midi, des appareils de transport anglais et américains apparurent au-dessus du même aérodrome, les commentaires allaient déjà leur train et les gens se rendaient compte que quelque chose d'historique se préparait.

En dépit du secret qui avait entouré cet événement, les polices militaires anglaise et soviétique avaient pris d'exceptionnelles mesures de sécurité pour protéger les distingués visiteurs.

Après avoir passé la nuit de samedi à la Légation américaine, le président Roosevelt se transféra à l'Ambassade soviétique où il fut l'invité du maréchal Staline. Au cours de toute une série de réunions, émaillées d'incidents que l'histoire retiendra, un des moments les plus impressionnants fut celui de la rencontre entre Staline et Roosevelt. Le grand chef russe était souriant, avec sa moustache grisonnante, son regard avenant, mais en même temps sagace et observateur.

Par l'intermédiaire de son interprète, il souhaita la bienvenue au président Roosevelt et le conduisit à travers les locaux de l'Ambassade dont l'ancien style avec ses escaliers de marbre rose et ses six colonnes blanches sur la façade la font ressembler aux classiques maisons blanches de plantations de Old Virginia.

Au centre du portique se trouve un globe terrestre bleu orné d'une faucille et d'un marteau dessinés en lettres d'or et que surplombe l'Etoile Rouge soviétique. Toutes les dispositions avaient été prises pour le confort personnel du président Roosevelt, qui habita l'appartement de l'ambassadeur.

Staline lui-même résida dans le petit bâtiment gris-bleu situé au milieu d'un bois épais, avec sa garde personnelle armée de mitraillettes.

Aux environs de l'Ambassade britannique, Churchill et son médecin particulier, Lord Moran, occupèrent l'appartement des invités aux meubles persans de couleurs vives et orné des portraits des précédents diplomates. Malgré la température légèrement froide, le Premier Ministre paraissait très à l'aise dans son uniforme bleu d'Air Commodore.

La première cérémonie solennelle fut la présentation de l'Epée de Stalingrad offerte par le roi George d'Angleterre à la nation russe. Elle se déroula dans une atmosphère vraiment émouvante. Un détachement de gardes soviétiques, parmi lesquels se trouvaient des vétérans de la bataille de Stalingrad, se tenant au garde-à-vous, y participait. Certains d'entre eux portaient des décorations sur leur tunique bleue. En face d'eux, séparés par une table, étaient rangés des « Buffs », soldats d'un régiment célèbre du Kent, qui comptent parmi les plus vaillantes troupes d'Afrique.

Quand Staline fit son entrée, suivi du maréchal Klimenti Vorochilov, ayant tous deux l'air extrêmement grave, il se fit un silence absolu. Le Premier Ministre de l'U.R.S.S. regarda d'abord les soldats britanniques, puis ses propres hommes.

D'une autre porte, Churchill et Eden firent leur entrée, le Premier britannique ayant l'air pâle et ému. Toute l'assistance était figée cependant que la fanfare de l'Armée Rouge jouait l'« Internationale », puis le « God Save The King », spécialement appris pour cette occasion.

Staline se tenait droit, la main à demi levée, de la même façon que lors des grandes marches qui eurent lieu sur la Place Rouge à Moscou.

Une autre cérémonie inoubliable fut la fête offerte en l'honneur de M. Churchill, à l'occasion de son 69ème anniversaire. Ce sont les trois chefs qui lui donnèrent cette note de cordialité et de franche amitié qui produisit sur toutes les personnes présentes une si grande impression.

Au cadeau de M. Roosevelt à M. Churchill était joint un petit mot portant l'énergique signature du Président des Etats-Unis : « Pour W.S.C. à l'occasion de son 69ème anniversaire... puissions-nous être ensemble pendant de nombreuses années ». Cela semble indiquer que M. Roosevelt se présentera pour un quatrième mandat.

Comme les invités remplissaient le confortable salon victorien de l'Ambassade britannique, il y avait une certaine réserve dans l'air. Puis la garde d'honneur des « Buffs » reçut l'ordre de « présenter armes », et M. Churchill sortit vers la porte pour rencontrer son ami et allié, le maréchal Staline.

— Je suis très heureux de vous voir ici, dit le Premier Ministre. Ces photographes m'ont demandé si vous accepteriez d'être photographié.

— D'accord, répondit le maréchal, laissez-moi seulement enlever mon manteau.

Toute la réserve officielle avait disparu pour faire place à un esprit de joyeuse camaraderie.

Les toasts furent portés à la manière russe, debout, et lorsque M. Anthony Eden leva son verre à l'amitié anglo-russe, Staline quitta sa place et alla choquer son verre avec celui du ministre des Affaires Etrangères anglais, puis il fit de même avec les autres convives.

Le soldat le plus fier de l'armée américaine doit être le jeune Bob Hopkins, âgé de 18 ans, qui est le fils de M. Harry Hopkins. Il joignit les talons quand Staline passa devant lui, et le chef soviétique choqua son verre également avec le sien.

La cordialité atteignit son maximum quand le maréchal Vorochilov se leva pour porter un toast à « la brave VIIIe Armée qui chassa Rommel hors d'Afrique ».

Quand la réception prit fin peu après minuit, les relations entre les chefs alliés auguraient bien de l'avenir du monde. Les interprètes avaient été oubliés, et aussi bien les représentants russes qu'anglo-saxons firent merveille avec le peu qu'ils savaient de la langue de leurs interlocuteurs.

Personne ne vit le maréchal Timochenko qui, croyait-on, se trouvait à Téhéran, mais un groupe de photographes, ayant repéré son auto, le poursuivit sur plusieurs kilomètres. Le chauffeur militaire arrêta finalement sa voiture et le général descendit. Dans son meilleur accent russe, un des correspondants demanda poliment une pose. Au début, le général refusa, puis, finalement, il accepta.

Un autre photographe plus intuitif lui demanda : « Etes-vous bien Timochenko ? »

Le général rit et dit : « Non, je suis le général Arcadiev et je suis chargé de la sécurité de notre maréchal. »

Ils venaient de découvrir le formidable chef de la G.P.U.

Allan Sinclair voulait offrir un souvenir à M. Churchill de la part des photographes. Il pensa à un « colback », sorte de coiffure d'Astrakhan, typiquement russe. Il en choisit un pour M. Churchill qui s'avéra être trop grand pour ce dernier et capable de lui couvrir une importante partie du visage, ce qui, pour un chapeau, est un inconvénient. En désespoir de cause, il s'adressa à un Arménien qui, en six heures, confectionna à l'intention de M. Churchill un « colback » plus portable.

Une des plus agréables visites du chef du gouvernement britannique fut celle qu'il rendit à S.M. le Shah d'Iran qui s'emploie à édifier un Etat démocratique moderne en Iran.

Tandis que les dispositions nécessaires ont été prises pour l'ouverture des nouveaux fronts, les hommes d'Etat anglo-américano-russes ont jeté les fondements d'une paix durable pour l'Europe et le monde. — K. S. W.



Dérogeant au protocole devant l'importance de ses hôtes, S.M.I. le Shahinshah d'Iran se rendit le premier à l'Ambassade britannique pour saluer ses célèbres visiteurs. Voici l'empereur d'Iran venu rendre visite à M. Churchill.



M. Roosevelt examine « l'épée de Stalingrad » gravée d'or et d'argent offerte par la Grande-Bretagne à la Russie en signe d'hommage pour la magnifique résistance des Russes lors du siège allemand durant l'hiver 1942-1943.

L'AIR-COMMODORE CHURCHILL REMET AU MARECHAL STALINE L'EPEE DE STALINGRA

Ci-dessus : Au cours de la Conférence de Téhéran eut lieu la présentation de « l'épée de Stalingrad » par M. Churchill à M. Staline « en hommage pour les habitants au cœur d'acier de Stalingrad ». M. Churchill serre la main à M. Staline

Ci-dessous : Fêtant son 69ème anniversaire, M. Churchill offrit un dîner privé aux diverses délégations. A table, le Premier britannique est entouré de M. Roosevelt et du maréchal Staline. Devant eux, un grand gâteau surmonté de 69 chandelles.



Ci-dessous : Dans les
line, le maréchal Vo
différentes missions.





RAD

les jardins de l'Ambassade soviétique à Téhéran, on reconnaît Sta-
Vorochilov, M. Molotov, M. Harry Hopkins et d'autres membres des
ns. Une atmosphère cordiale régna au cours des entretiens.





LA SECONDE CONFERENCE DU CAIRE

La série des grandes conférences qui débuta par celles des Pyramides et de Téhéran s'est terminée cette semaine par la seconde Conférence du Caire, entre le président Roosevelt, le président Ineunu, président de la République turque, et M. Churchill. A cette rencontre qui dura du 4 au 6 décembre assistèrent MM. Anthony Eden, Harry Hopkins et Numan Menemendjoglou, ainsi que plusieurs autres diplomates des trois pays. Les présidents Roosevelt et Ineunu et M. Churchill « passèrent en revue la situation politique générale et examinèrent en détail la politique à suivre, prenant en considération les nombreux intérêts communs ainsi que les intérêts respectifs des trois pays ». Cette photo, prise entre deux conversations, montre M. Roosevelt, M. Ineunu et M. Churchill entourés de quelques diplomates qui prirent part à la [illegible]



M. CHURCHILL A L'AMBASSADE BRITANNIQUE

Lundi dernier, 6 décembre, Lord et Lady Killearn offrirent un grand dîner en l'honneur de M. Winston Churchill auquel furent conviées un grand nombre de personnalités égyptiennes et étrangères. Citons, entre autres, le président Ismet Ineunu, S.A. le Prince Mohamed Aly, S.E. Moustapha El Nahas pacha, M. Harry Hopkins, M. Vinogradov, ministre d'U.R.S.S. à Ankara, le général Marshall, M. Eden, Sir Alexander Cadogan, Sir Arthur Tedder, S.E. Numan Tahir Seymen, ministre de Turquie en Egypte, Sir Sholto Douglas, Sir Hughe Knatchbull-Huguessen, ambassadeur de Grande-Bretagne en Turquie, S.E. Ahmed Hassanein pacha, S.E. Amin Osman pacha, Mrs Sarah Oliver-Churchill, etc... Notre photo montre un groupe d'invités debout sur le perron de l'Ambassade de Grande-Bretagne au Caire. Au premier rang, on reconnaît M. Churchill, ayant à sa droite S.A. le Prince Mohamed Aly, et à sa gauche Lady Killearn et S.E. Moustapha El Nahas pacha.

L'HELICOPTERE DE SIKORSKY

L'Amérique s'occupe du nouveau modèle d'avion, l'hélicoptère, qui sera, semble-t-il, l'appareil volant de l'avenir. D'une maniabilité parfaite, il rendra tous les services d'une automobile beaucoup plus rapidement

L'appareil a une apparence curieuse. Il est couvert en partie de toile. Sur un long axe de métal qui le transperce en son centre, trois pales de métal tournent horizontalement.

Dans la queue de l'appareil, une petite hélice tourne verticalement. Cet engin curieux est l'hélicoptère ; il a une importance historique. Son pilote et créateur, Igor Ivanovitch Sikorsky, avait déjà, en 1913, construit le premier avion à quatre moteurs, et 25 ans plus tard les premiers avions de transport traversant le Pacifique et l'Atlantique.

L'idée de l'hélicoptère remonte à Léonard de Vinci, qui avait imaginé de curieux appareils. Et depuis 40 ans les dessinateurs s'évertuent à concevoir de nouveaux modèles. Il y eut le concurrent direct de l'hélicoptère : l'autogire. Mais, à part quelques essais effectués en Allemagne, on n'eut jamais l'impression que l'on était arrivé à une solution pratique.

Le principe de l'hélicoptère

Une aile est conçue pour soulever l'avion et le soutenir dans l'air. Elle ne peut le faire que lorsque l'air la rencontre à une certaine vitesse. Et ce courant d'air est obtenu par une traction de l'appareil au moyen d'une hélice mue par un moteur. L'hélice se « visse » dans l'atmosphère, elle entraîne l'avion, crée un courant d'air par la vitesse obtenue sous l'aile, et l'avion vole.

L'aile rotative résout le problème d'une autre manière. Elle se « visse » comme l'hélice, dans l'air, de manière à soulever l'hélicoptère.

Les hélicoptères et les autogires, tous les deux, ont une aile rotative. Mais l'autogire a une hélice comme l'avion, pour avancer, et une aile à pales, qui tourne dans l'air, et [illegible]tionne comme [illegible] ordinaire et n'est pas mue mécaniquement.

Mais l'hélicoptère n'a pas d'hélice ordinaire. Il n'a qu'une aile rotative, qui est mue par un moteur. Celle-ci soulève ou dépose l'hélicoptère. Mais cette aile sert aussi de moyen de propulsion. On obtient cet effet en variant l'inclinaison des pales de l'aile tournante.

En 1908, on demandait à Edison son opinion sur les avions des frères Wright. Aucun avion ne serait utilisable, dit le maître, s'il ne pouvait s'élever verticalement, et atterrir de même. Sikorsky, qui avait alors 19 ans, se mit à satisfaire les exigences d'Edison. Il demanda à son père, qui était professeur de psychologie à Kiev, de lui permettre de partir à Paris pour étudier et construire un avion de la sorte. Il partit et revint avec un moteur de vingt chevaux et beaucoup de principes qui lui permirent de construire un appareil qui pouvait bien s'élever, mais sans pilote. Décidant que le moment n'était pas venu de poursuivre le projet, Sikorsky étudia alors les avions à aile fixe.

Igor Sikorsky devant un de ses premiers modèles d'hélicoptère.

En mai 1941, Sikorsky construisait un hélicoptère, le VS-300, qui se maintint en l'air 1 heure et 32 minutes, battant de 12 minutes le record de Focke, le constructeur allemand, enregistré en 1937.

L'an dernier, Sikorsky avait construit son premier modèle pour l'armée, le XR-4 à deux places qu'on a dénommé « le moulin volant ». En mai 1942, Lee Morris, ingénieur, pilote expert de Sikorsky, vola avec l'appareil jusqu'à Wright Field, dans l'Ohio. Tandis que Morris pilotait à l'ouest de Stratford, où se trouvait l'usine, il était accompagné sur le sol par une automobile qui transportait un mécanicien et un ingénieur, et était parquée d'une grande tache jaune peinte sur le toit pour que Morris puisse la distinguer des autres véhicules.

M. Morris s'amusa beaucoup. Quand la voiture s'arrêtait devant un signal rouge, le pilote s'arrêtait aussi. Il effrayait les mécaniciens des aérodromes en se précipitant vers les parois des hangars et en s'arrêtant pile...

L'XR-4 a 12 mètres de long, vole à 160 à l'heure, possède une aile dont les pales mesurent 7 mètres, et un moteur de 180 chevaux. Il a un plafond de près de 5.000 mètres et peut, avec une vitesse de 45 kilomètres à l'heure, s'arrêter sur une longueur égale à la sienne propre. Le poids des appareils en construction sera de trois tonnes environ, avec un tiers de poids utile.

Utilisation militaire

L'utilité militaire de l'hélicoptère réside surtout dans sa maniabilité. Il coopérera efficacement dans le transport des renforts aux troupes terrestres. Doté de glisseurs en caoutchouc au lieu de roues, il peut se déposer n'importe où. Dans les forêts trop épaisses pour permettre un atterrissage, il permet d'envoyer des vivres, des messages, ou même des messagers.

Il aide l'artillerie dans l'observation. Il seconde le « Signal Corps » dans la pose des fils téléphoniques.

Mais son utilité essentielle réside dans la guerre contre les sous-marins. On s'apprête à construire des tremplins de départ sur les navires « Liberty », pour y placer des hélicoptères.

Le seul terrain de départ nécessaire est une plate-forme carrée de 13 mètres de côté. Ils constitueraient des postes d'observation mobiles et une menace pour les sous-marins submergés.

Pour les civils

Mais dans la vie civile, l'hélicoptère constituera une révolution des moyens de transport. L'autogire n'a pu réussir, car, malgré sa maniabilité et ses facilités d'envol qu'il partage avec l'hélicoptère, il n'a aucune des qualités de ce dernier.

L'hélicoptère est aussi maniable qu'une automobile. Et tout aussi sûr. Si le moteur s'arrête, l'aile tournante est automatiquement libérée et tourne sur son axe. Le pilote fera un vol plané jusqu'au sol. Mais si l'aile est bloquée, s'il est obligé de descendre verticalement, sa vitesse sera deux fois plus grande que celle d'un parachutiste. Si l'aile s'arrête ou se casse, des accidents terribles sont à craindre.

Les demandes d'achat d'hélicoptères pleuvent sur la société Sikorsky. Un client dit que sa carrière était si abrupte qu'il fallait à un homme et une mule un jour entier pour y descendre. L'hélicoptère lui permettrait de faire le voyage en deux minutes. Un autre désirait que son hélicoptère fût équipé de coupes de succion, espèces de ventouses en caoutchouc, pour atterrir sur son toit qui était un peu bosselé.

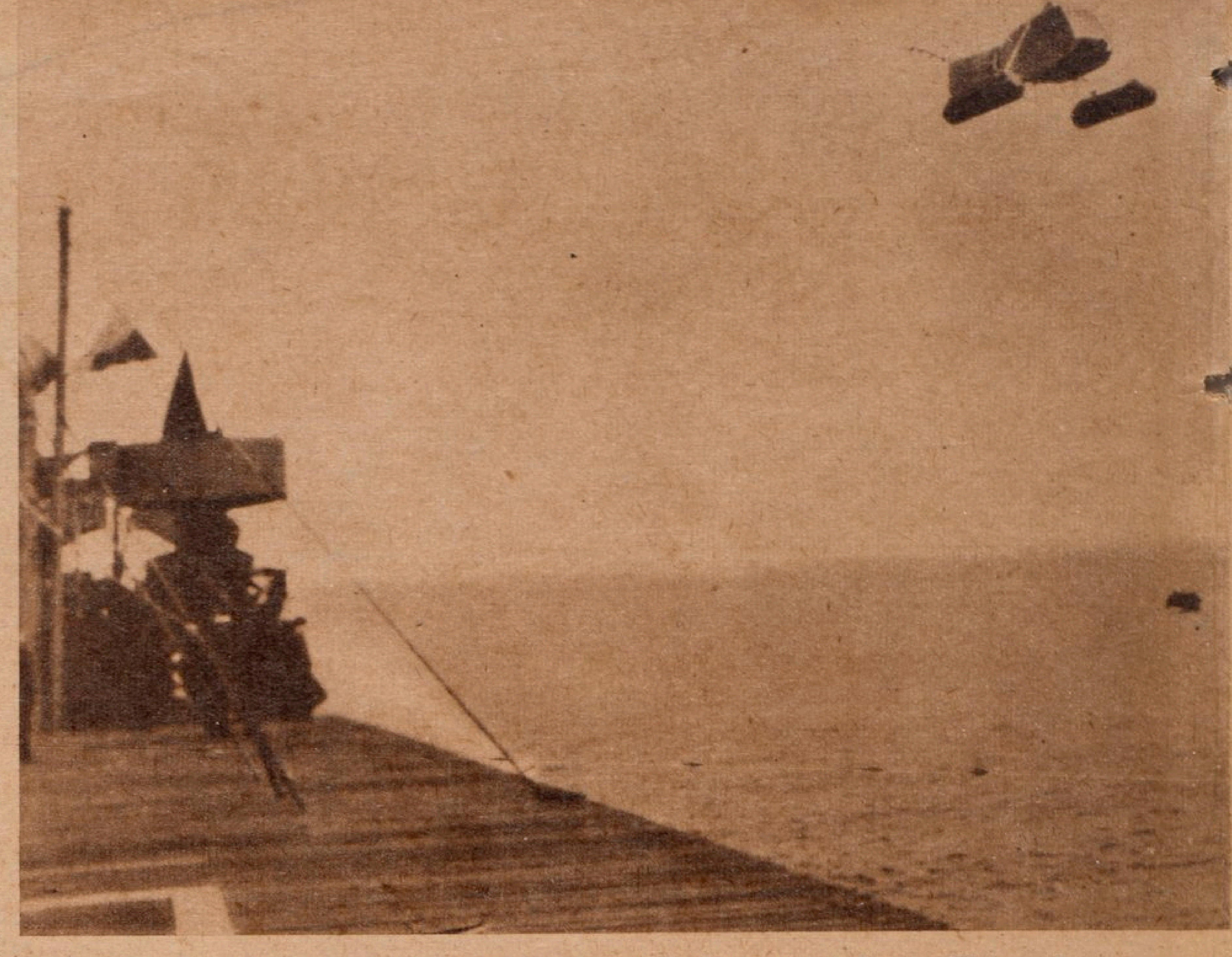
Mais l'hélicoptère est encore trop cher. Plus tard, pense Sikorsky, il sera aisé de fabriquer un hélicoptère de quatre places à 1.500 dollars. Avec un moteur de 100 chevaux, un petit hélicoptère peut voyager à 120 kilomètres à l'heure, et parcourir 14 kilomètres au gallon d'essence.

Dans l'air, l'hélicoptère avance d'une manière curieuse. Il a l'air de marcher comme un crabe, de côté. L'appareil est toujours penché légèrement dans la direction de vol. Quand il s'arrête, il ressemble à un canard qui se dépose sur un lac avec ses pattes en avant. Le fuselage se penche en avant, puis se balance et retrouve une position verticale. Quand le moteur est arrêté, les ailes font un bruit doux, comme un vol de pigeons à basse altitude. Les ingénieurs estiment que sa vitesse maximum sera d'environ 210 kilomètres à l'heure. Elle sera limitée par le fait qu'on ne pourrait en l'état actuel de la technique donner aux ailes une allure supérieure à 600 tours à la minute.

On a songé à des systèmes accessoires pour accélérer sa vitesse, mais les techniciens sont sceptiques quant à ses possibilités.

Sikorsky croit que l'on pourra augmenter sa capacité de transport jusqu'à 20 passagers, ce qui lui permettra d'effectuer des services d'autobus.

(D'après un article de Joseph Kastner dans « Life »)



Un hélicoptère en plein vol. Il sera, après la guerre, d'une utilité pratique.



L'hélicoptère peut prendre son envol d'un terrain étroit et atterrir sur une surface très limitée. En voici une démonstration effectuée sur le pont d'un navire de petit tonnage.

L'hélicoptère offre cette faculté de pouvoir se mouvoir en tous sens et atterrir verticalement en se posant sur le sol. L'appareil volant à trente mètres, un homme monte à son bord.





CHATEAUX EN ESPAGNE

Ils étaient assis sous un rocher, abrités par les branches d'un mûrier et d'un églantier sauvages, lourds de fruits. Derrière eux, le rocher s'élançait droit dans le ciel chaud. Au loin, la grande mer bleue mourait doucement en échouant sur la grève.

L'endroit était solitaire et calme. Ils l'avaient découvert en se promenant sur la plage.

— Voilà l'endroit rêvé pour installer notre maison ! dit-il. Elle éblouira de blancheur, son toit sera entièrement recouvert de chaume et des rosiers sauvages grimperont à l'assaut des portes et des fenêtres.

— Oui, répondit-elle, et les fenêtres auront de vieilles, vieilles serrures compliquées, et sur la porte d'entrée nous accrocherons les bois du plus vieux cerf de la forêt, et chaque été les hirondelles et les cigognes construiront leurs nids sur le bord du toit.

— Mais il n'y a pas d'hirondelles dans ces parages, fit-il remarquer, et les cigognes ne trouveront rien à manger par ici.

— Elles y vivront quand même, insista-t-elle. Je veux les voir se diriger tous les soirs vers la maison, et rire devant les maladresses des tout-petits, à leur premier vol.

— Dans ce cas vas-y pour les cigognes, dit-il en embrassant sa petite main blanche, mais pas d'enfants ! — ils coûtent trop cher. Nous aurons seulement un grand perroquet vert qui nous réveillera chaque matin par un bonjour retentissant.

— Un perroquet ? Sûrement, mais il nous faut quand même un tout petit bébé.

— Un tout petit alors, répondit-il en lui caressant les cheveux.

— Oui, acquiesça-t-elle, une toute petite chose, comme ça.

Et elle en montra la grandeur avec ses doigts.

Il l'embrassa et reprit :

— Dans la salle à manger nous aurons un grand panneau peint en vert et autour, sur les murs, de très anciens et très curieux plats. Les chaises aussi seront vertes avec des dossiers raides, décorés de grandes fleurs rouges. Et dans un coin, tout au fond de la chambre, sur une table verte, luira un service à thé en cuivre.

— Et une grande vieille horloge verte, ajouta-t-elle.

— Une horloge verte, oui, et une cheminée carrée recouverte de motifs bibliques : Adam et Eve, le péché, et Moïse sauvé des eaux.

— Et comment sera le salon ? demanda-t-elle curieuse.

— Le salon ? Dans le salon s'ouvriront trois grandes fenêtres sur la mer et le soleil.

— Mais alors, nous aurons tout le soleil de l'après-midi dans la chambre !

— Non, les balcons seront tapissés de fleurs et de plantes grimpantes, qui filtreront la lumière en quelques longs rubans argentés. Au milieu de la pièce il y aura une table ovale incrustée d'ébène, de grands fauteuils bas sans dossiers et un grand piano à queue, dans le coin près du hall. Et sur la table, nous mettrons un pot en terre cuite, rouge foncé, avec un grand cactus.

— Où installerons-nous ma machine à coudre ?

— Devant le balcon, dont nous remplacerons les vitres par des vitraux, avec des saints et des inscriptions en bleu foncé, rouge vif et jaune, comme dans la vieille église. Nous aurons de grands lis jaunes dans des vases à long col, et des poissons rouges dans un bocal. Et des pigeons ! des blancs, des bleus, des roux, qui voltigeront autour de toi quand tu descendras les marches du perron sous les roses et les lilas. Ils se percheront sur ta tête, tes bras, tes épaules et viendront choisir des graines dans ta main tendue et même sur ta bouche. Et tu resteras là à les regarder faire, vêtue de blanc, avec un collier de corail autour du cou.

Elle lui jeta les bras autour du cou et, posant sa tête sur sa poitrine, lui demanda, heureuse :

— Et maintenant, parle-moi de ton bureau et du boudoir.

— Le boudoir sera situé à l'est avec une fenêtre ouverte sur un parc où nous ferons pousser une épaisse pelouse entre des châtaigniers aux branches tordues. Nous aurons des tables et des chaises de paille, un hamac, un terrain de tennis et un autre de criquet, pour amuser nos invités. Nous aurons aussi un télescope de deux pieds de long, mobile sur un pivot, et nous surveillerons ainsi les navires dans leur course.

— Mais les meubles ?

— C'est à toi de décider. Cette chambre est entièrement tienne.

— Non, dit-elle, tu choisis mieux.

— Alors, elle sera blanche. Tous les meubles seront blancs, et recouverts de soie bleu pâle, brodée d'or. Les rideaux et les portières seront du même tissu. Sur la table du milieu reposera un chandelier de cristal étincelant ; aussi éblouissant que les étoiles dans le ciel du soir.

— Et la cheminée ?

— Il n'y aura pas de cheminée puisque le printemps et l'été seront chauds et radieux, et que pendant l'hiver nous habiterons Copenhague.

— Maintenant, il ne reste plus que ton bureau et notre chambre à coucher à meubler, dit-elle.

— Mon bureau sera à l'extrémité ouest de la maison. De là, je pourrai découvrir le paysage à des kilomètres et des kilomètres de distance, au-dessus des collines, des vallées et des bois. Il n'aura qu'une seule fenêtre de style gothique, protégée par un large et lourd rideau de velours. Les tapis seront d'authentiques peaux d'ours et de loups, et les meubles en gros bois de chêne austère. Les tapisseries représenteront des chevaliers revêtus de leurs côtes de mailles et des dames couvertes d'hermine. Et il y aura une porte secrète qui ne s'ouvrira que quand je presserai sur un vieux clou caché derrière la bibliothèque.

— Oh ! dit-elle en frissonnant, et où mènera-t-elle ?

— Droit à un sous-sol obscur, qui, il y a quelques centaines d'années, servait de refuge aux chevaliers persécutés. Ou plutôt non, il conduira au donjon dans une chambre où tu reposes sur un grand lit à colonnes. Tu es couchée, tu écoutes et tu scrutes de tes grands yeux la pénombre qui emplit la chambre, éclairée seulement par une veilleuse posée à ton chevet. Tu viens de jeter le livre que tu lisais quand tu entends la porte secrète s'ouvrir, tu souris et tu te soulèves à demi, tu perçois le frottement de pas prudents qui s'approchent, tu te recouches et fermes les yeux. Une porte s'ouvre, et avec un cri qui ressemble à un cri de joie, tu mets tes bras autour de mon cou et tu poses tes lèvres sur mes lèvres...

Ainsi babillaient-ils, assis sous les églantiers et les mûriers sauvages, dans ce doux après-midi d'été.

Quand le soleil disparut derrière les collines et que le crépuscule commença à tomber, il se leva et dit :

— Je crois qu'il vaut mieux partir maintenant. Il se fait tard, et ta mère nous attend pour le thé.

Silencieuse, elle le suivit. Ils se sentaient étrangement fatigués et las. Ils se dirigèrent lentement vers la gare, à travers la forêt. Brusquement, elle lui dit :

— Comme j'aurais aimé dîner ici ce soir, rien que toi et moi !

Il secoua la tête nerveusement :

— Mais, chérie, tu sais très bien que...

— Oui, oui, coupa-t-elle rapidement, pressant sa joue contre son bras, ce n'était qu'une de mes idées stupides. Nous avons certainement assez dépensé d'argent comme ça.

Ils se turent encore longtemps.

Devant le guichet de la gare, il détourna la tête, gêné, et demanda :

— Nous prenons la troisième classe pour le retour ?

— Mais certainement, dit-elle. Il y a si peu de monde à cette heure-ci ! Et nous économisons presque une couronne.

GUSTAVE VIED

(Traduit du danois)

Une lettre pour vous

Ma lettre parue le 21 novembre était particulièrement adressée aux jeunes filles, à toutes celles qui « sortent » avec des jeunes gens et s'impatientent d'avoir à attendre une demande en mariage toujours différée. Le courrier de cette semaine m'apporte la réponse d'un jeune homme. Je voudrais pouvoir la reproduire en entier, car toute la lettre est belle par son honnêteté. Malheureusement, mon correspondant me prie de n'en rien faire. (Ici, j'ouvre une parenthèse : vous pouvez m'écrire en toute confiance. Je suis seule à décacheter mon courrier.)

Après les plaintes des jeunes filles « déçues » d'avoir à s'en tenir à l'amitié sans engagement, voici les questions posées par un jeune homme. Mon correspondant a vingt ans. Jusqu'à présent, il s'est abstenu de lier amitié avec une jeune fille. Pourtant, il a besoin de camaraderie, de confiance, de jeunesse. Il vient de faire connaissance avec une jeune personne, employée dans l'établissement où lui-même travaille. Une sympathie est née, a grandi. Quelques sorties avec un groupe d'amis, des réunions, et, les occasions de se mieux connaître devenant de plus en plus nombreuses, la sympathie du début a évolué vers un sentiment plus fort. Ce n'est pas encore l'amour, mais la camaraderie du début est dépassée. Mon correspondant n'a pas encore les moyens de s'établir. Pour lui, tout projet de mariage est donc, présentement, à écarter. Voici les questions que ses scrupules lui dictent : « Doit-il déclarer à cette jeune fille son sentiment ? Ses sorties avec elle ne risquent-elles pas de la compromettre ? Doit-il continuer à sortir avec elle, sans rien lui dire ? Ou bien couper toute relation ? »

Vous voyez, Mesdemoiselles, que pour un garçon de vingt ans, foncièrement honnête (car **« c'est au chapitre des femmes que l'on juge les hommes »**, a dit Jacques Bainville), il n'est pas très facile d'aimer, même d'un amour partagé, et d'être heureux d'un bonheur légitime, la société n'admettant que le couple légalement uni. Voulez-vous qu'ensemble nous tâchions de trouver la solution de bonne foi, celle qui peut éviter les souffrances inutiles, les désespoirs aigus et les déceptions toujours amères ? Pour bien situer le cas, je tiens à spécifier qu'il s'agit de deux jeunes gens du même âge, du même milieu social. Donc aucun empêchement ne pourrait surgir du côté des deux familles, si une demande en mariage était possible.

Selon moi, une des vérités à souvent rappeler à la jeunesse est celle-ci : liberté n'est pas licence, mais responsabilité, tant vis-à-vis de soi-même que vis-à-vis d'autrui. Il est normal qu'entre jeunes gens et jeunes filles se voyant librement soit au travail, soit dans des sorties fréquentes, naisse la camaraderie, la tendresse, voire l'amour. Il faut se réjouir de voir succéder à la vie claustrée des « désenchantées » la vie au grand jour qui est celle des jeunes d'aujourd'hui. Mais cette liberté toute neuve, acquise le plus souvent par le travail de la jeune fille, crée ses responsabilités, et ces responsabilités sont à partager. C'est à la jeune fille à se rappeler qu'elle n'a d'autre prix que celui qu'elle se donne. C'est à elle de savoir se garder, se faire estimer, respecter. C'est à elle et à elle seule. Ses parents, en lui laissant prendre son indépendance, ne peuvent plus rien pour elle, hors de leur maison. C'est au jeune homme à ne jamais oublier que ce qui peut n'être pour lui qu'amusement, flirt sans lendemain, est, pour la plupart des jeunes filles, illusion d'amour, et ce que les jeunes filles cherchent dans l'amour, c'est le mariage.

Mais combien de jeunes gens peuvent, à vingt ans, songer au mariage ? Combien ont les moyens matériels de faire vivre femme et enfant ? Que leur faudra-t-il donc faire ? Fuir les amitiés possibles ou continuer à sortir avec une camarade et préparer ainsi des souffrances et une déception ? Telle est en somme la question posée par mon correspondant.

A cette question je répondrai : puisque c'est la liberté, toute nouvelle pour l'Orient, qui crée ces nouveaux problèmes, examinons la façon dont la jeunesse d'Europe a su s'adapter à la liberté. Elle l'a fait, en vivant entre jeunes, en multipliant les occasions de réunion des jeunes entre eux (camp de vacances, compétitions sportives, clubs d'étudiants, cercles d'études, etc.). Les jeunes ont droit à cette vie collective, car cette vie-là est saine, heureuse. C'est une mise en commun d'espoirs, de projets, d'enthousiasme, d'idéal partagé. Dans certains pays, cette vie fait suite, tout naturellement, à l'école mixte et ainsi bénéficie de l'esprit de camaraderie franche née sur les bancs de l'école. Si, actuellement, les jeunes Orientales jouissent d'une indépendance qui jusqu'ici leur a été refusée, qu'elles n'en oublient pas pour cela qu'elles sont seules responsables d'elles-mêmes, et que la liberté a sa rançon d'inquiétude, de danger. Il leur faut se rappeler que la camaraderie n'est pas l'amour, que les promenades à travers le black-out ne promettent pas le mariage, et qu'en définitive il ne dépend que d'elles de ne pas gâcher leurs fraîches années par des déceptions successives. Enfin, que jeunes gens et jeunes filles se fréquentent librement, mais sachent et les uns et les autres se garder pour l'amour véritable afin de créer dans la joie. J'ai dit « se garder », et ce mot suppose une foi dans les valeurs spirituelles, une volonté disciplinée et le respect de soi-même. Voilà tout ce à quoi oblige la liberté.

Il reste à souhaiter que le jeune homme ait le plus tôt possible les moyens de se marier. La paix de demain lui donnera-t-elle ce droit en établissant des salaires proportionnés au coût de la vie ? Seul l'avenir pourra répondre à cette question.

Voilà les réflexions que m'a suggéré votre lettre, cher Monsieur. Continuez à voir cette jeune fille. Mais voyez-la en bon camarade, avec d'autres amis. De fréquentes sorties seul à seule risqueraient de la compromettre. Le temps vérifiera la valeur de vos sentiments mutuels. Et si, un jour, de cette amitié tendre doit naître un grand amour, je souhaite que vous puissiez, en unissant vos ressources, avoir les moyens de vous marier, même s'il faut pour cela accepter de longues fiançailles.

Votre amie

RÉPONSES COURTES

Attendant impatiemment la réponse. — Vous oubliez, Mademoiselle, qu'il y a la guerre et que les militaires ne sont pas libres de leur temps. Il est fort possible que celui que vous aimez ne puisse vous écrire. Attendez avec plus de calme. Si ce militaire tient à vous, il saura vous atteindre. Soyez plus courageuse.

Je suis très fâchée et malheureuse. — Ne pouvez-vous pas revoir ce jeune homme ? Le Caire n'est pas si loin d'Alexandrie. Une explication nette et vous sauriez à quoi vous en tenir. Si le déplacement ne vous est pas possible, demandez des éclaircissements par une lettre franche et simple.

Doreen B. (Bagdad). — Je suis très contente que cette rubrique vous intéresse. Vous me demandez quelles sont les conditions d'abonnement à « Images ». Vous trouverez tous ces renseignements à la fin de la dernière page.

Anne (Tel-Aviv). — Votre cas est bien triste, Mademoiselle, et votre lettre bien émouvante. Vous traversez un moment de dépression morale que votre entourage ne fait qu'exaspérer. La solution radicale serait de vous éloigner momentanément de votre famille, mais cela vous est-il possible ? Si les circonstances vous obligent à demeurer parmi les vôtres, revisez votre façon d'être à leur égard et vous verrez qu'un sincère désir de conciliation modifiera d'une façon heureuse vos relations avec votre famille. Ne gâchez pas votre jeunesse par cette amertume stérile. Prenez confiance en vous et ménagez votre santé. Votre lettre trahit une telle fatigue ! Un meilleur équilibre physique vous permettra plus de patience.

Les lecteurs et lectrices qui désirent consulter la rédactrice de cette rubrique sur leurs problèmes sont priés d'adresser leurs lettres à « Images », Poste Centrale, Le Caire. Ecrire sur le coin de l'enveloppe : « Une lettre pour vous ».

L'HISTOIRE D'UN AMIRAL

par JOHN STEINBECK

Il est une petite île très proche de la péninsule italienne, à proximité de Naples, où se trouve un très grand atelier de vedettes, un des plus importants d'Italie. Quand ce pays se rendit, les Allemands s'emparèrent de l'île, la minèrent entièrement et jetèrent sous l'eau, à partir de la péninsule, des câbles détonateurs, afin de faire sauter les installations si les Alliés venaient à s'en approcher. L'ennemi y laissa quelques gardes, fortement armées, et y abandonna un amiral italien et sa femme comme otages.

Un jour, un ordre curieux fut donné à une petite force navale anglo-américaine. Une seule vedette lance-torpilles devait prendre à son bord quelques commandos britanniques, les faire débarquer sur l'île dans le plus grand secret, couper les câbles la reliant à la péninsule, tuer les gardes allemandes et libérer l'amiral italien et sa femme.

La vedette était ancrée le long d'un quai, attendant l'équipe de commandos chargés de l'expédition. Ces derniers ne paraissaient pas particulièrement pressés ; ils ne s'amenèrent qu'au crépuscule, au nombre de cinq, ce qui, à leur sens, constitue une grande force militaire.

Ces hommes étaient étranges. Petits de taille, ils paraissaient fatigués et ressemblaient aux portefaix d'une gare de chemin de fer. Leur dos était légèrement voûté et ils semblaient traîner de la jambe. Leurs énormes chaussures avec d'épaisses semelles en caoutchouc avaient l'air d'être trop grandes pour eux. Ils portaient un simple short et une chemise ouverte, et leurs armes consistaient en un revolver archaïque et en un long couteau menaçant. Leur chef ne payait pas de mine et semblait n'avoir pas d'autre préoccupation dans la vie que de reprendre un poste sûr dans une société d'assurances, avec la certitude que sa pension ne serait pas supprimée.

Ces cinq monstres montèrent nonchalamment à bord et s'installèrent immédiatement sur le pont inférieur pour prendre une tasse de thé avec un morceau de cake qui avait le goût du poisson. Ils étaient assis autour d'une table et chassaient d'un air résigné les nuées de moustiques qui s'acharnaient sur leurs genoux découverts.

Quand il fit sombre, la vedette appareilla. La nuit était très claire, mais on pensait que grâce à la lune l'action pourrait être accomplie plus facilement. Les moteurs fonctionnaient en sourdine et la petite et puissante vedette naviguait sur une mer calme et brillante.

Sur le pont, l'embarcation en caoutchouc qui devait transporter les commandos au rivage était gonflée et prête. Les canonniers étaient calmement installés à leurs postes. Peu avant minuit, les contours sombres de l'île apparurent à petite distance. Les commandos se rassemblèrent sur le pont et écoutèrent les dernières instructions du capitaine.

— Vous connaissez les plans : couper les câbles, tuer les gardes et, si possible, ramener l'amiral et sa femme. Combien de temps pensez-vous qu'il vous faudra ?

Le chef des commandos réfléchit quelques instants en pinçant ses lèvres.

— Nous serons de retour dans une heure, dit-il enfin.

— Une heure ? Pourquoi tout ce temps ? Si vous vous attardez trop, vous risquez de tout compromettre.

— Oh ! expliqua le commando, ce n'est pas le compte des gardes et la rupture des câbles qui nous retiendront le plus.

— Et quoi donc d'autre ? demanda le capitaine.

— Eh bien, je suppose que la femme de l'amiral aura besoin d'un certain temps pour rassembler ses effets, dit le commando. Elle ne sait pas que nous arrivons. Elle ne sera donc pas prête.

Et sur ces paroles, ils mirent l'embarcation à la mer et s'éloignèrent silencieusement en direction de l'île.

Pendant une heure, le capitaine guettait dans la nuit claire, attendant les commandos. Les matelots surveillaient attentivement l'île sombre et rien n'arriva. Il n'y eut pas de coups de feu ni de lumières sur l'île plongée dans l'obscurité. Tout était mort et pas un bruit ni une lueur ne vinrent troubler le calme absolu qui régnait.

Dix minutes après le délai fixé, le capitaine commençait à regarder sa montre toutes les trente secondes, et il ne pouvait se défendre d'être inquiet. S'il y avait le moindre mouvement sur l'île, il saurait au moins que des combats s'y livraient.

75 minutes après le départ des commandos, une ombre se rapprocha de la vedette, et parce que cela pouvait être une embarcation ennemie, les canonniers braquèrent leurs mitrailleuses et attendirent pour l'identifier. Elle s'approcha : c'était une embarcation de caoutchouc. Elle aborda tranquillement la vedette et une femme petite et frêle, puis un magnifique amiral dans son splendide uniforme furent hissés à bord. Cela fait, on entendit le chef des commandos dire : « Bert, vous allez revenir avec moi sur l'île. » Les trois autres commandos grimpèrent à bord et l'embarcation s'éloigna de nouveau.

Le capitaine de la vedette était impatient.

— La mission est-elle accomplie ? demanda-t-il.

— Oui, capitaine, il y avait huit gardes et non pas sept.

— Vous ne les avez pas capturées ?

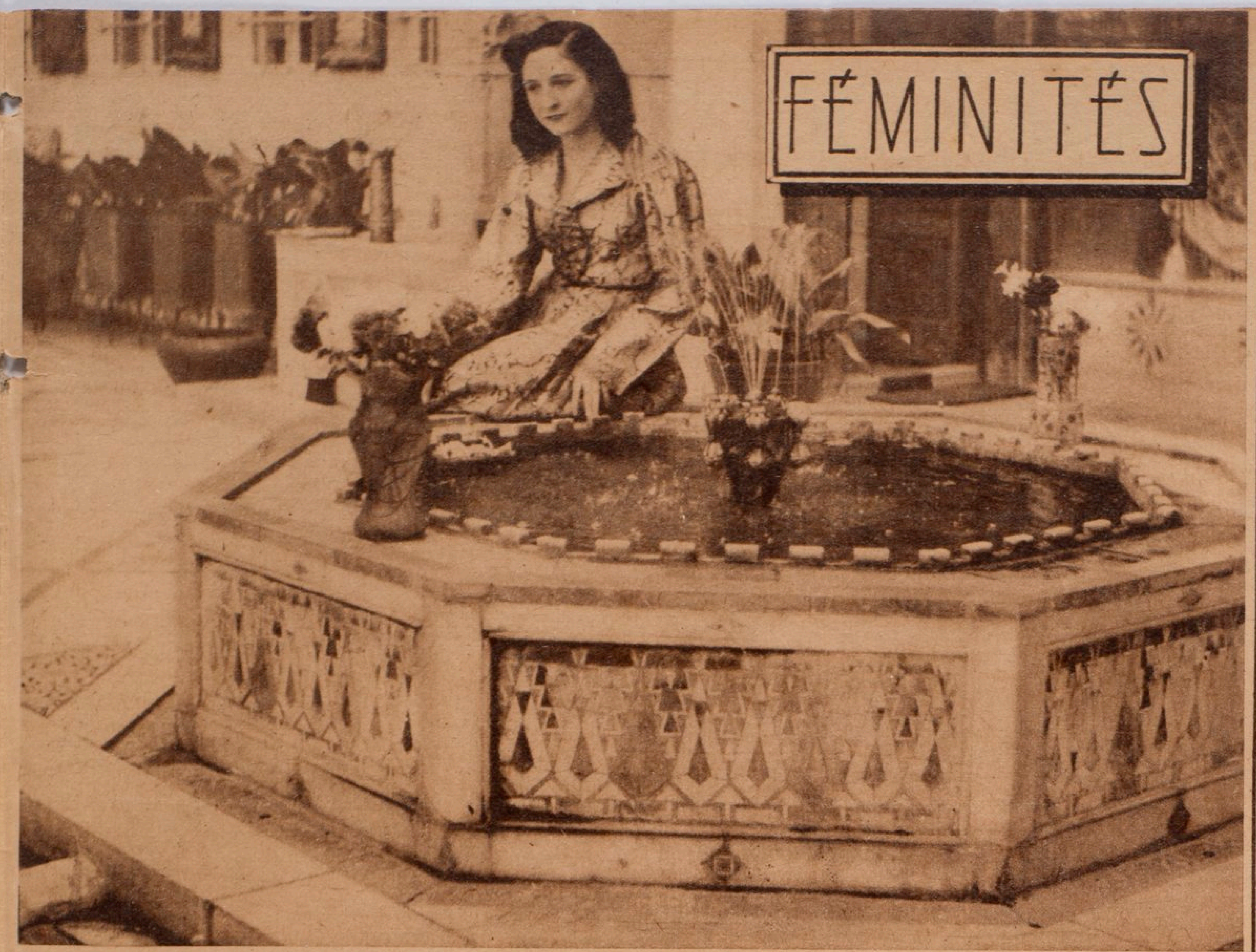
— Non, capitaine.

Les yeux du capitaine se portèrent rapidement sur les longs couteaux attachés au ceinturon des hommes, et l'un d'eux, presque en s'excusant, nerveusement, montra du doigt la poignée de son couteau.

— Pourquoi les deux autres sont-ils donc retournés à l'île ?

— La valise de la dame, capitaine. Nous n'avons pas pu la prendre dans l'embarcation. Il n'y avait pas assez de place. C'est une grande et ancienne valise, vous savez...

(D'après un récit publié dans le « New York Herald Tribune »)



FÉMINITÉS

FÉERIE DAMASCAINE

Vêtue de brocard persan, dans la demeure paternelle, Mlle Henein Sarkis rêve près d'une vasque chantante.

5 RECETTES DE BEAUTE

Pour entretenir votre cou

Faites des applications avec la préparation suivante : un jaune d'œuf, une cuillerée et demie d'eau de fleur d'oranger, une cuillerée d'huile de noisette, une cuillerée et demie d'eau de rose. Gardez sur le cou pendant un quart d'heure, puis rincez à l'eau tiède.

Pour avoir des dents blanches

Employez chaque quinzaine un peu d'alun à la place de votre dentifrice habituel. Lavez ensuite avec de l'eau additionnée d'un peu de miel. Frottez vos dents, deux fois par semaine, avec un tampon d'ouate imbibé d'eau oxygénée à 10 ou 12 volumes.

Pour adoucir votre épiderme

Il vous suffira, après vous être bien savonnée, de verser dans les paumes un peu de vinaigre ordinaire et de frotter. « Poncez » régulièrement les parties les plus sèches. Une fois par semaine, enduisez entièrement de crème vos doigts, vos mains et vos poignets, mettez une vieille paire de gants et gardez jusqu'au lendemain matin.

Pour éviter les gerçures

Mélangez, par parties égales, de l'eau oxygénée, de l'ammoniaque et de la glycérine. Lorsque vous avez lavé vos mains et qu'elles sont encore humides, enduisez-les de ce produit. C'est assez douloureux, mais très rapide comme résultat. Vous pouvez également utiliser ce mélange pour nettoyer vos mains, lorsqu'elles sont abîmées à la suite d'un nettoyage.

Pour ne pas avoir d'engelures

Les mois d'octobre et de novembre sont ceux durant lesquels on attrape le plus facilement des engelures. Voici ce que vous devrez faire : dans un bol d'eau, saturé de sucre autant que vous le pourrez, trempez vos mains pendant un moment et mettez des gants pour la nuit. Le lendemain soir, recommencez l'opération et je serai bien étonnée que vous soyez obligée de le faire une troisième fois.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Verveine »

Quand on a dix-huit ans, on n'emploie ni du musc ni de l'ambre. Pourquoi ne choisiriez-vous pas plutôt un de ces parfums légers, exquis, qui conviendraient mieux à votre âge et à votre tempérament ?

Nièce « Boudeuse »

Si nous ne voulez pas perdre l'amour de votre fiancé, vous devez immédiatement changer votre façon de vous comporter. Soyez plus souple, plus douce. Pourquoi voulez-vous toujours et à tout prix avoir raison ? Donnez-lui une chance d'exprimer son opinion et de la soutenir et ne vous emportez pas pour un rien. De cette façon, tout le monde sera content.

Nièce « Folle d'inquiétude »

Adressez-vous au siège de la Croix-Rouge Internationale dont les bureaux sont situés à la rue Malika Nazli, près de l'Assistance Publique. Là on s'occupera de votre cas et vous pourrez peut-être avoir des nouvelles de votre famille.

Nièce « Perla » (Istamboul)

Oui, je connais très bien votre langue. Je vous remercie pour les belles vues d'Ankara et pour vos photos. J'aime mieux votre nouvelle coiffure qui vous rajeunit et éclaire votre visage. Mais, pourquoi portez-vous des robes tellement collantes ? Comme vous êtes un peu maigre, des toilettes plus amples vous mettraient en valeur.

Nièce « Zizi » (Téhéran)

Vous pouvez vous abonner à « Images » en envoyant le montant de la souscription à nos bureaux. Je regrette de ne pouvoir publier vos poèmes, la place me faisant défaut.

Nièce « Bouillonnante »

Ne vous imaginez pas plaire aux hommes en étant agitée et toujours en mouvement. Qui vous a donc mis ces idées en tête ? Un jeune homme cherche avant tout chez une femme le calme, l'équilibre, la bonne humeur et une forte dose de bonne camaraderie. Tout le reste est accessoire.

Nièce « Mazurka »

Frottez vos boiseries avec un mélange à parties égales d'huile de cuisine et de vinaigre. Laissez en contact pendant au moins une heure, puis frottez très fort avec un chiffon de laine. Vos meubles seront brillants et auront repris leur aspect d'antan.

Nièce « Gunga-Din »

Comme vous avez un type exotique très prononcé, je vous conseille de porter des turbans hauts et d'un genre spécial. Celui dont vous m'envoyez le dessin vous ira à ravir, j'en suis certaine. Mais ne portez pas exclusivement du noir à votre âge. Essayez plutôt le rouge, le jaune et le bleu pâle. Vous verrez combien ces teintes vous avantageront.

Nièce « Viviane Lee »

Votre favorite se trouve en Angleterre où elle joue surtout au théâtre en compagnie de son mari Laurence Olivier. Elle a passé quelques jours en Egypte cet été et une réception a été offerte en son honneur dans un grand hôtel du Caire.

Nièce « Quand la joie refleurira »

Rien ne vous prouve que ce jeune homme soit parti pour ne plus revenir. Peut-être le manque de nouvelles est-il dû à un retard du courrier ? Pourquoi n'essayez-vous pas de savoir ce qu'il est devenu par l'entremise d'un de ses amis ?

Nièce « Je n'ai confiance qu'en vous »

J'aurais bien aimé être prophète pour vous dire si ce jeune homme vous aime. Mais comment puis-je deviner ses sentiments quand vous ne me dites rien de lui ?

Nièce « Véra la solitaire »

On vous fuit parce que vous avez mauvais caractère ? Pourquoi n'essayez-vous pas de changer ? Tout le monde ne vous déteste pas, croyez-moi. Je suis sûre que votre famille vous aime, vos amis aussi ; mais comme vous avez une certaine manie de la persécution, vous voyez le mal partout. Faites confiance à ceux qui vous entourent, soyez compréhensive, douce, gentille, vous verrez comme vous vous ferez rapidement des amis.

TANTE ANNE-MARIE

POUR LES JEUNES MAMANS

Evitez les brusques changements de température. Ils provoquent les refroidissements, la circulation du sang est ralentie et l'organisme est sujet à la contamination. Bébé ne doit cependant pas vivre dans une atmosphère surchauffée. Le mieux est de le tenir dans une chambre ayant une chaleur normale.

●

Quand bébé a été vacciné contre la variole, il peut avoir des selles vertes ou de la fièvre. Ne vous effrayez pas de ce petit malaise. Quand l'évolution sera à son maximum (au huitième ou dixième jour), gardez l'enfant à la maison pendant quarante-huit heures. Les bains seront supprimés depuis l'inoculation jusqu'à la date de la croûte. La revaccination est nécessaire à l'âge de 10 et de 20 ans.

●

Attention à la scarlatine. Les symptômes sont là, mais très atténués. La gorge est à peine framboisée, l'enfant n'a pas de fièvre, l'éruption peut passer inaperçue pour un œil peu averti. Deux jours après, l'enfant paraît se porter à merveille. Mais dix ou quinze jours plus tard, il se plaint de maux aux reins. On retrouve de l'albumine et même du sang dans ses urines. Pour déceler une scarlatine, une maman doit savoir reconnaître l'éruption que donne la fièvre scarlatine (petits boutons granulés plus abondants aux plis de flexion et s'atténuant aux attouchements et à l'air). La visite du médecin s'impose.

●

Pour la toilette de bébé, utilisez les huiles végétales qui permettent une respiration plus aisée de la peau.

●

Quand un enfant a la rougeole ou les oreillons, ses frères et sœurs seront isolés pendant une durée de vingt et un jours. La période d'incubation de la rougeole est habituellement de onze jours. Celle des oreillons est peu connue.

●

Pour lutter contre les oreilles décollées, mettez un filet à bébé pendant la nuit. Ne soyez pas impatiente ; vous attendrez peut-être pendant très longtemps, mais vous arriverez tout de même au résultat désiré. Préférez les filets d'étoffe aux appareils de caoutchouc.

●

Certains enfants précoces peuvent avoir leur première dent très tôt. Louis XIV est né avec une dent. Cette dernière n'est donc pas toujours le signal du sevrage. Adressez-vous au médecin qui fixera la date importante dans l'alimentation de bébé.

●

Une bonne eau de riz s'obtient en jetant trois cuillerées de riz dans deux litres d'eau froide. L'ébullition (que vous ferez lente) se terminera quand la quantité d'eau sera réduite à un litre. Ajoutez, après cuisson, une cuillerée à café de sel et sucrez au moment de donner à l'enfant.

●

Avant que bébé ne soit là : évitez de porter des souliers à talons hauts, pas de ceinture de caoutchouc qui empêcherait la circulation périphérique. Seul votre docteur pourra vous indiquer une ceinture appropriée. En hiver, si vos pieds sont froids, pas de bas de soie. Employez des bas de fil, puisqu'il y va de la santé — et peut-être de la vie — du cher petit. Des sous-vêtements de laine vous éviteront des refroidissements.

●

Une future maman doit toujours remplacer le thé de 5 heures par un bol de lait, tellement riche en phosphates, dont elle a besoin. Elle remplacera également les gâteaux ou les petits fours par une tartine beurrée et du miel. Ces deux aliments très nutritifs ont, de plus, une action lubrifiante sur les intestins.

ANNE-MARIE

LA BONNE CUISINE

Tomates sautées à l'huile

Coupez en lames des tomates dont vous enlevez les pépins, salez et poivrez. Au bout d'un quart d'heure, mettez-les au feu dans une cuillerée de bonne huile chauffée. Faites sauter vivement et mélangez un peu de persil haché avec une cuillerée d'extrait de viande. Servez chaud. Ce hors-d'œuvre est excellent et il a l'avantage d'être très peu connu.

Omelette à l'oignon

Coupez des oignons en fines tranches que vous faites roussir légèrement dans du beurre. Mouillez-les d'un peu de lait. Assaisonnez de sel et de poivre. Ajoutez vos œufs. Battez bien le tout et faites cuire à la poêle beurrée.

Mouton aux cornichons

Pour utiliser des restes de gigot, coupez les chairs très minces, à une largeur d'environ 5 centimètres. Faites un roux que vous mouillez d'un peu de bouillon. Assaisonnez de sel et de poivre. Faites réduire la sauce. Ajoutez un morceau de beurre et des cornichons coupés en fines rondelles transversales. Mettez les émincés dans la sauce et faites cuire doucement sans bouillir. Parsemez de persil au moment de servir.

Carottes à la flamande

Coupez les carottes en rondelles et faites-les blanchir pendant cinq minutes. Mettez-les dans une petite casserole avec du beurre, du bouillon, un peu de sucre. Faites cuire et réduire. Ajoutez un morceau de beurre, des fines herbes, une cuillerée de jus de rôti ou d'extrait de viande. Faites jeter un bouillon. Garnissez à volonté de croûtons frits.

BISCUITS A LA CUILLER

Pour la pâte des biscuits à la cuiller : mettez 6 jaunes d'œufs et 60 grammes de sucre dans la bassine et mêlez bien pendant dix minutes. Ajoutez un petit verre de kirsch ou de fleur d'oranger. 2 blancs d'œufs battus en neige très ferme et versez tout d'un coup 125 grammes de farine tamisée et séchée. Quand elle est bien lisse, ajoutez les quatre blancs d'œufs battus en neige ferme et formez vos biscuits.

Lettre à ma cousine

Ma chère cousine,

Je ne sais quel savant d'outre-Atlantique vient de trouver le moyen de guérir le rhume avant que celui-ci n'ait étendu ses ravages sur notre personne. J'eus été le premier à pousser des exclamations enthousiastes devant la magnifique découverte si la semaine dernière ne m'était arrivée l'aventure que je vais vous conter. Me trouvant en visite chez nos amis Z, la conversation s'engagea sur les dérèglements de la température, et tout naturellement on en vint à parler des refroidissements causés par les caprices du thermomètre, quand un des convives nous déclara sur un ton péremptoire : « Je m'en vais vous offrir le moyen de ne plus souffrir désormais d'aucun coryza pernicieux. » Les regards convergèrent vers lui, étant tous intéressés par un remède qui devait nous éviter les inconvénients que comporte un pareil microbe. Il nous indiqua alors le précieux produit qui, une fois absorbé au moment où « commencent, précisa-t-il, l'enchifrènement du nez ou autres embarras caractéristiques », arrêtait immédiatement la marche de la maladie. Chacun de nous prit le nom de la panacée en manifestant à l'individu sa reconnaissance pour le renseignement précieux qu'il donnait de si bon cœur.

Le lendemain même, ayant senti dans mon arrière-gorge des signes évidents de l'inflammation de ma muqueuse nasale, je me rendis chez le premier apothicaire venu et lui demandai la spécialité que j'avalai sur-le-champ en poussant un soupir de satisfaction et en me disant que cette fois je saurais juguler à temps le mal à sa racine.

Que vous dire, ma cousine, des suites de ces précautions que je croyais devoir à tout jamais me sauver des multiples inconvénients d'un malaise dont je n'ai pas besoin de vous énumérer les misérables détails !...

Hélas, trois fois hélas, jamais je ne fus atteint d'une affection de mes muqueuses aussi violente et jamais je n'eus recours à autant de moyens aussi inefficaces les uns que les autres pour atténuer la force de mon indisposition ! Et à l'heure où je vous écris ces lignes je me trouve, comme l'année dernière où je fus atteint d'un malaise semblable dont je me plaignais à vous, dans un état tel que ma chambre est transformée en laboratoire et que la glace qui reflète mon image me donne de mon physique une idée bien piètre...

Voilà pourquoi, ma chère amie, je ne crois plus aux remèdes miraculeux, et que la découverte en question me laisse froid.

A moins, bien entendu, que, l'ayant expérimentée quand en viendra le moment, je sois convaincu que le monde est à jamais débarrassé d'un fléau propre à réduire une créature humaine à l'état le plus lamentable.

Je penserai alors à rendre à l'inventeur l'hommage qu'il mérite et que ne chercheront certainement pas à minimiser les personnes atteintes de ce mal effroyable que l'on appelle un rhume de cerveau.

Bien sincèrement vôtre
SERGE FORZANNES

L'ECRAN DE LA SEMAINE





Un simple coup d'œil sur ces deux cartes montre la similitude qu'offre la presqu'île balkanique avec la péninsule indochinoise, complétée par la Malaisie et les Indes Néerlandaises. Du point de vue militaire, la ressemblance entre le système de pénétration et la pression économique est également frappante.

L'EUROPE «EXTREME-ORIENTALE»

La similitude entre les Balkans et le Pacifique sud-ouest

Si nous comparons l'étrange et lointaine guerre qui se déroule en Extrême-Orient avec les problèmes plus familiers pour nous du théâtre de guerre européen, nous découvrons de frappantes similitudes. Comme Lord Louis Mountbatten, le nouveau commandant suprême allié en Asie Sud-Orientale, étudie les plans d'une offensive, celle-ci doit lui apparaître assez semblable à la campagne que le général Eisenhower a entreprise en Afrique et en Europe.

Les méthodes de « pénétration pacifique », l'utilisation de quislings et des coups de couteau dans le dos qui ont été des moyens simultanément employés par Hitler et Tojo, nous fournissent de nombreux parallèles entre la guerre en Europe et le cours des événements en Extrême-Orient.

Les Japonais exercèrent une forte pression économique sur les territoires qu'ils avaient l'intention de dominer. Ils conquirent la Mandchourie de la même manière que Hitler étendit son pouvoir sur l'Autriche et les Balkans. Ils pénétrèrent en Chine pour préparer un coup fatal contre leur principal adversaire, les Etats-Unis, comme Hitler s'avança en Europe occidentale pour un assaut final contre la Grande-Bretagne. Et de même que Hitler exposa ses plans pour la conquête du monde dans « Mein Kampf », l'ex-Premier Ministre nippon Tanaka avait exposé le programme d'expansion japonaise pour la domination de l'univers dans ce qui a été appelé le « Mémorial de Tanaka ».

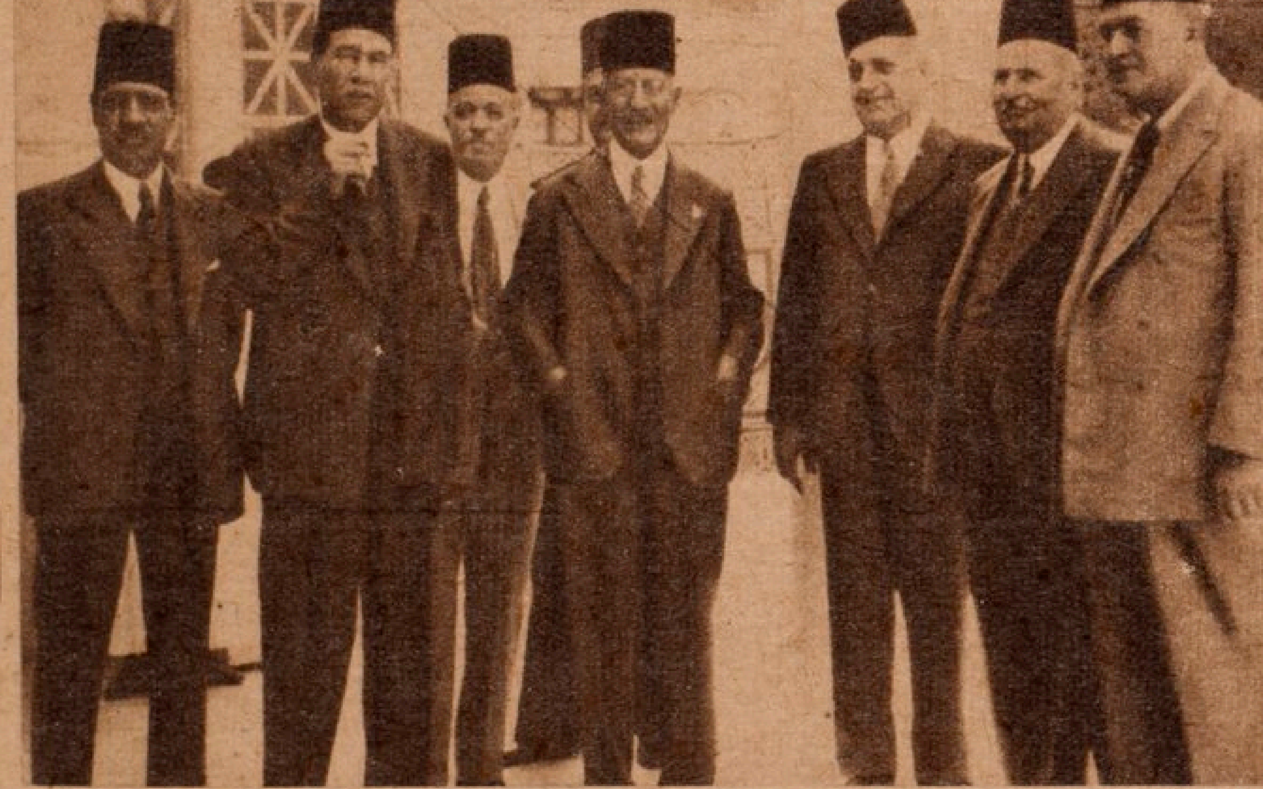
A chaque phase du développement de la guerre en Extrême-Orient, les similitudes apparaissent. L'Indochine française fut acquise par la technique quislingienne. En Malaisie, en Birmanie et dans le Thaïland, il y eut la même combinaison de menaces militaires et de cinquièmes colonnistes que, plus près de nous, nous avons constatée en Hongrie, en Roumanie et en Bulgarie.

Hong-Kong, Singapour, les Indes Néerlandaises et les Philippines, à cet égard, correspondent à la Pologne, à la Yougoslavie, à la Grèce et à la Crète. Et si l'on regarde une carte, l'on verra que l'Asie Sud-Orientale offre la même apparence que l'emprise axiste sur l'Europe, encore que les distances et les dimensions doivent être multipliées par cent et davantage.

Autre similitude frappante : les lignes japonaises de communications ont été finalement étendues à la limite, comme le furent celles de Hitler. Et comme Hitler en Europe, les Japonais se sont rendu compte que leur meilleure politique consistait à essayer de tenir ce qu'ils occupaient, en vue d'exploiter les richesses des territoires rapidement conquis avant que la capacité industrielle alliée ne puisse produire les armes de leur défaite.

Enfin, le front chinois est le correspondant du front russe par son ampleur et le potentiel humain illimité de la nation chinoise.

L'Hôpital SAMAAN SEDNAOUI



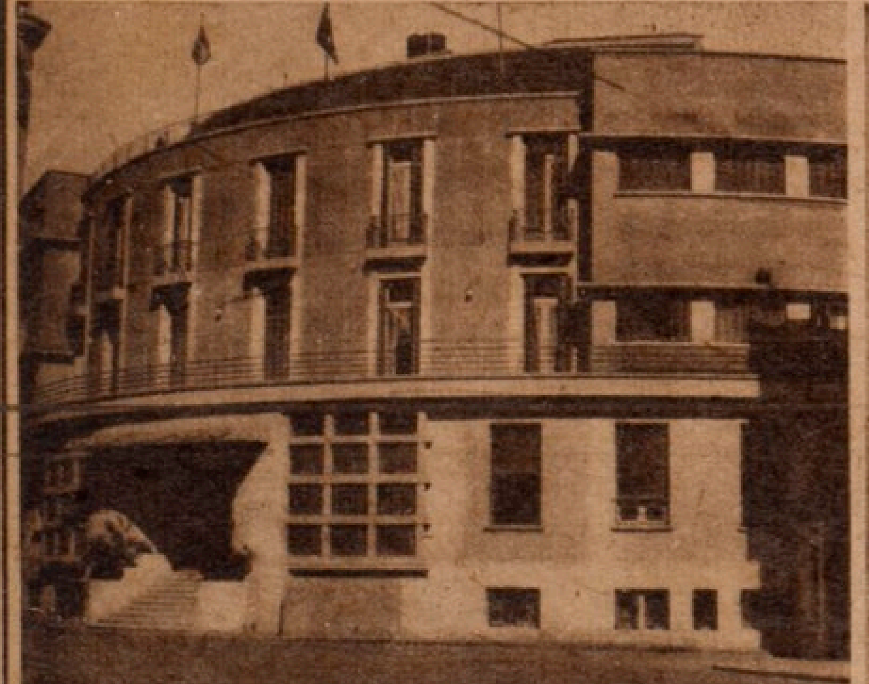
A l'issue de l'inauguration. On reconnaît : LL.EE. Abdel Salam El Chazli Pacha, Mahmoud Choucri Pacha, Joseph Sednaoui Pacha, Dr Mahfouz Bey, Ahmed Ragheb Bey, Dr Mansour Fahmy Bey et Mohamed Allam Bey.

Le nouveau pavillon de l'Hôpital Samaan Sednaoui, offert par la Famille Sednaoui au Croissant Rouge Egyptien, a été inauguré au mois de novembre dernier à l'occasion de l'anniversaire de S.A.R. la Princesse Férial. De nombreuses personnalités assistèrent à cette cérémonie et visitèrent le nouveau pavillon où elles eurent l'occasion d'admirer les installations modernes qui rivalisent avec celles des hôpitaux d'Europe.

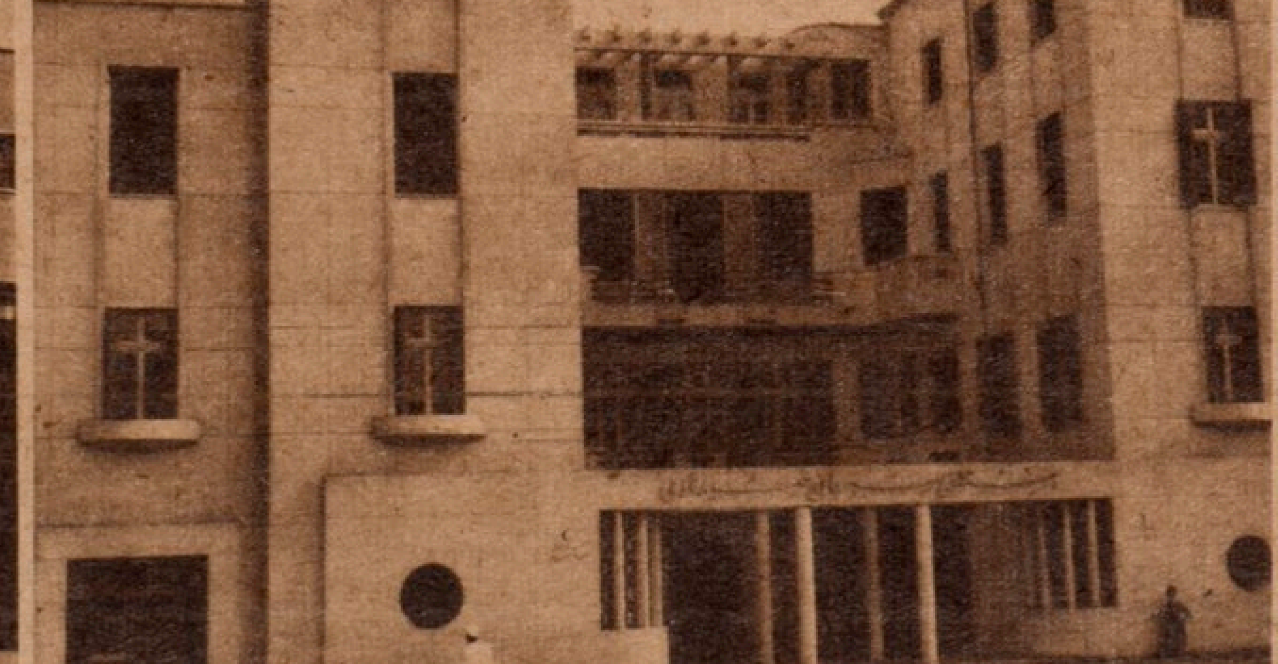
Le pavillon se compose de quatre étages : le premier est réservé à la clinique externe. Un droit de consultation de P.T. 5 est perçu des malades à qui les médicaments sont accordés gratuitement.

Quant aux autres étages, ils contiennent 63 lits réservés aux malades pauvres ou de condition moyenne pour les opérations chirurgicales, la maternité, etc.

Le pavillon contient en outre une pharmacie abondamment fournie et un dortoir pour les garde-malades. Le corps médical groupe des médecins et chirurgiens qui comptent parmi les meilleurs praticiens égyptiens. Le pavillon communique avec l'hôpital principal par un couloir spécialement construit à cet effet.



Une vue de l'Hôpital Samaan Sednaoui.



La façade du nouveau pavillon.

BENES

grand Européen



Un des hommes d'Etat alliés dont l'influence n'a cessé de grandir depuis le début de la guerre est le Dr Edouard Bénès, le Président de la République tchécoslovaque. Son départ imminent pour Moscou en vue de signer l'accord russo-tchèque avec Staline ramène l'attention sur ce grand démocrate qui a joué un rôle si important dans les sessions de la S.D.N.

Comme d'autres gouvernements en exil à Londres, M. Bénès s'est trouvé dès l'invasion de son pays devant la tâche difficile d'établir un contact étroit avec le peuple tchèque, soumis au joug de l'envahisseur, et de garder sa confiance. Cette tâche, on peut dire qu'il l'a remplie avec un remarquable succès. Mais le Dr Bénès a fait plus qu'appuyer ses compatriotes auprès des Alliés et réaliser l'union des représentants de la nation tchèque : il a aussi réussi à acquérir pour lui-même une importante position auprès des Nations Unies. Il est aussi bien accueilli à Moscou, qu'à Ottawa, à Washington ou à Londres. Dans ses discours et ses écrits, il a montré toute l'attention et l'intérêt qu'il portait aux problèmes de l'Europe d'après-guerre, et ce faisant, il a accru son propre prestige et l'influence de son pays.

La nécessité reconnue de la coopération entre les nations après la guerre est, en partie, due à son manifeste : « Le chemin de la Victoire ». La base de tout, à son sens, pour l'harmonie en Europe doit être la coopération entre la Grande-Bretagne et la Russie soviétique.

« Je considère le traité anglo-soviétique, disait M. Bénès, comme un des plus grands instruments diplomatiques de cette guerre pour la réorganisation pratique de l'Europe. S'il avait été conclu avant septembre 1939 — et il ne l'a été que sous l'influence de la guerre — la conflagration mondiale n'aurait pas eu lieu...

« Ce fut une erreur funeste, affirmait-il, de ne pas inclure, après la dernière guerre, l'Union Soviétique dans le travail commun de la paix et de l'équilibre de l'Europe. Un grand et puissant Etat formant une partie essentielle du continent ne peut pas en être exclu ou confiné à sa périphérie. Quiconque agissait ainsi préparait la voie à une nouvelle catastrophe européenne. Toute l'Europe a un intérêt essentiel à la coopération pacifique de l'Est et de l'Ouest européen, si elle veut assurer une paix durable. »

Telles étaient et telles demeurent les vues essentielles du Dr Bénès sur l'organisation la plus solide de la paix. L'isolationnisme soviétique, ou plutôt la méfiance à l'égard de l'U.R.S.S. qui en est le corollaire, détruiraient de nouveau à bref délai l'équilibre européen. Ce n'est qu'en abandonnant cette politique qu'on mettra définitivement fin à l'agressivité allemande.

Quant aux régimes politiques, l'éminent homme d'Etat tchèque pense qu'ils se rapprocheront les uns des autres ou, à tout le moins, qu'ils se respecteront mutuellement. Le Dr Bénès tient qu'en ce qui concerne l'U.R.S.S., une telle politique soit bien accueillie. C'est avec de telles idées à l'esprit que le Dr Bénès part pour une importante et prometteuse union.

Il n'y a pas de retraite pour le Politique. Aucune limite d'âge ne fixe les limites à son dévouement. Le « lasciate ogni speranza » n'existe pas pour lui : le Politique espère toujours.

LOUIS BARTHOU

LES REQUINS
et les naufragés

Une histoire avait frappé, l'an dernier, les marins qui voyagent dans les mers du Sud. Trois aviateurs s'étaient écrasés près de la côte sud-américaine. Leur avion coula presque immédiatement, et les hommes se mirent à nager. Des requins les suivaient, surveillant leur proie. Au bout d'une heure, ils attaquèrent et prirent un des pilotes. Les deux autres continuèrent. Une seconde heure passa, et les requins attaquèrent une seconde fois. Seul le troisième pilote survécut, et raconta son aventure.

Il n'est pas rare que des incidents semblables se produisent. On a souvent raconté l'horreur des marins pour ces poissons voraces qui hantent les mers, suivent les navires durant de longues semaines en attendant de manger des déchets, ou une proie humaine.

Et si les incidents ne sont pas aussi fréquents de nos jours, ils ne manquent pas d'inquiéter les marins et les militaires.

L'incident le plus horrible survint à Madagascar. Une torpille allemande fit sauter un navire anglais transportant des prisonniers italiens. Les requins, affolés par l'odeur du sang, attaquèrent tous les survivants.

Une douzaine de savants, dirigés par William Douglas Burdent, chef de l'aquarium de Florida, se mirent à l'étude, afin de trouver une solution au problème des requins.

Un jour, M. Stewart Springer se souvint d'un conte de pêcheur. Les tempêtes tuent souvent les requins pris sur les lignes de pêche fixes de la côte de Floride, et quand des requins morts sont là, les autres ne s'approchent pas. Après l'orage, les pêcheurs changent leurs lignes d'emplacement. Est-ce que les requins morts se décomposent en exhalant une odeur qui repousse les poissons vivants ?

On fit traîner, derrière de petits bateaux qui jetaient un appât alléchant, des morceaux de chair de requin décomposée. Les requins s'éloignaient en effet.

Les chimistes, avertis, analysèrent trois tonnes de chair de requin. L'hiver dernier, on réussit à extraire un produit chimique cent fois plus « repoussant » que le poisson décomposé lui-même. Et l'on découvrit un produit synthétique encore plus effectif, que l'on combina avec le premier.

Les essais furent tout à fait concluants. Le produit fut mis dans de petites boîtes de la taille d'un pain de savon de toilette. On les fixe sur les ceintures de sauvetage — et son effet dure vingt-quatre heures — assez longtemps pour que l'on vienne secourir les naufragés.

La peur des requins a passé au rang de légende !

COMMENT TRAITER L'ALLEMAGNE... (SUITE)

Après avoir vaincu la nation allemande, les Alliés devront la prendre en tutelle. Cela signifie qu'ils refuseront de lui rendre son indépendance jusqu'à ce qu'elle se montre digne de prendre place dans la société des nations. Toutes les armes devront être confisquées, y compris le revolver du gendarme. Une forte armée d'occupation devra contrôler toutes les positions importantes.

Il devra y avoir un gouvernement militaire allié comprenant une commission composée de représentants de toutes les Nations Unies. Mais en aucun cas il ne faudrait constituer un nouveau Reichstag avec des membres libéraux prêts à se changer en nationalistes militaristes.

Une stricte censure alliée devra être appliquée aux sources de l'influence publique : presse, théâtre, cinéma et radio. Elle s'appliquera à détruire tout ce qui peut réveiller la haine des races, les instincts de conquête et le nationalisme.

Les nations alliées devront envoyer des centaines d'intellectuels dans toutes les universités et les écoles allemandes pour superviser les livres et les cours et éliminer le système d'éducation qui a détruit le caractère de la jeunesse allemande en lui inculquant des idées de revanche, de violence et d'agression. L'expérience de la République de Weimar a montré qu'un système d'éducation sans contrôle mène inévitablement à de nouvelles théories de guerre et de revanche.

Quand toutes ces mesures auront été prises, les Allemands sentiront enfin que leur destin est tout à fait entre les mains des nations victorieuses. Ainsi, ils comprendront que leurs idées sur la supériorité de leur race sont fausses. Après un certain temps, ils commenceront à voir que les pays attachés à la paix ont droit à l'indépendance, et non pas les agresseurs. Et par ce moyen, les Alliés auront tout loisir de rééduquer graduellement les Allemands et d'en faire une nation aimant la paix.

Il est difficile de prévoir comment serait constituée finalement une Allemagne indépendante. Il est possible qu'il y ait une république prussienne séparée de 25.000.000 d'habitants, comprenant le nord-est du pays et le territoire Junker prussien. Le reste de l'Allemagne, y compris l'Autriche, pourrait former alors une Fédération avec une population de 50.000.000 d'âmes. Une telle division serait plus conforme aux conceptions de notre temps qu'un partage en 20 ou 30 petits Etats.

Il serait cependant inutile de se livrer à des prédictions sur l'aspect d'une Allemagne démocratique si l'on n'entreprend pas d'éduquer le peuple. Son imagination doit être impressionnée par la vue de nombreux officiers et soldats étrangers, vivant et travaillant dans leur pays, présents dans les autobus, les théâtres, les hôtels, des hommes qui ne feront de mal à personne, qui ne violeront pas les femmes, ne pilleront pas les boutiques et ne refuseront justice à personne, mais des hommes se tenant sur la réserve, *une classe de maîtres*.

L'un des principaux problèmes qui se posera aux Alliés est celui de la jeunesse allemande formée par l'éducation nazie, les deux millions de soldats entre 18 et 25 ans. Ils doivent avoir une chance de montrer s'ils peuvent coopérer. S'ils échouent, ils seront mis de côté. La nation allemande a une population de près de 70 millions d'habitants dont 10 millions sont des enfants. Plus ils sont jeunes, plus il y a d'espoir de les sauver du virus nazi.

Je pense que la supervision des écoles et des universités allemandes sera une des tâches les plus importantes des Alliés. La nation allemande peut être un membre utile de la famille européenne. Le caractère germanique ne peut pas être changé, pas plus que celui d'une personne. L'idéal des éducateurs a toujours été de développer un caractère, non de le modifier. C'est notre tâche aujourd'hui de détruire l'esprit du mal chez les Allemands et de réveiller leurs meilleurs instincts.

Tâche formidable s'il en fut.

(*D'après « Collier's »*)

SOLUTIONS

PETIT PROBLEME

Elle a porté 7 œufs, en a donné 4 à la première visite, 2 à la seconde et 1 à la troisième.

LES MOTS HISTORIQUES

1. — *Edouard III*. 2. — *Pompée*. 3. — *César*. 4. — *Henriette d'Angleterre (fille d'Henri IV)*. 5. — *Talleyrand*.

CARRE MAGIQUE

1	10	7	16
15	8	9	2
14	5	12	3
4	11	6	13

16	2	3	13
5	11	10	8
9	7	6	12
4	14	15	1

ENIGME

Fusain

PHOTOS-DEVINETTES

1. — *« Le Congrès s'amuse »*. 2. — *Ivan Mosjoukine dans une scène de « Casanova »*. 3. — *« Mélo »*. 4. — *« Le Rosier de Mme Husson »*.

DELASSONS-NOUS...

PETIT PROBLEME

Une dame revient au Caire d'une promenade à la campagne, et rapporte des œufs frais. Elle fait visite à trois amies qui sont malades, donne à la première la moitié de ses œufs, plus la moitié d'un œuf ; à la seconde la moitié de son reste, plus la moitié d'un œuf ; à la troisième la moitié du reste encore, plus la moitié d'un œuf ; après quoi elle n'en a plus.

Combien en a-t-elle apporté ?

DE QUI SONT CES MOTS HISTORIQUES ?

1. Messieurs, honni soit qui mal y pense.
2. Je n'ai qu'à frapper du pied la terre pour en faire sortir des légions.
3. J'aimerais mieux être le premier dans un village que le second à Rome.
4. Que craignez-vous ? Une reine ne se noie pas.
5. C'est plus qu'un crime, c'est une faute.

LE SENS UNIQUE ET LA MER

Alors que les vagues représentent le caprice puéril de l'océan et ne veulent obéir qu'aux ordres fantasques du vent et que les marées obéissent aux règles de la calme régularité, les courants comptent parmi les mystères de l'océan. Ces fleuves salés constituent l'élément essentiel de la circulation marine. Ces chemins fluides, perdus souvent dans les glauques profondeurs, amènent vers l'équateur les eaux froides des pôles. Certains sont superficiels, parfois, et sont alors déterminés par la configuration des côtes qui canalise ou fait dévier le flot de marée. Mais d'autres courants, épris d'éternels voyages, traversent des océans entiers et animent d'une émouvante vie intérieure l'apparente placidité des grands fonds.

Ces fleuves salés, qui ne descendent pas de la montagne et qui se frayent une direction dans les immensités, n'ont pas encore livré, à la curiosité de l'homme, tous leurs secrets.

SAVEZ-VOUS QUE...

● Maë West a interprété, pour ses débuts au théâtre, le rôle de la petite Eva, dans « La Case de l'Oncle Tom ».

● Joan Bennett a débuté au cinéma comme figurante avant d'acquérir sur les scènes de théâtre new-yorkaises la notoriété qui lui a valu de devenir vedette de l'écran.

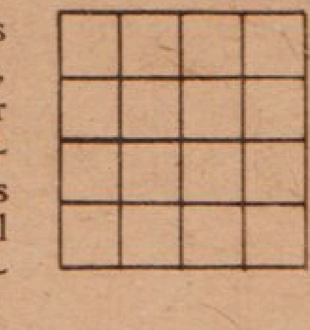
● Quand il était au collège de Grinnel (Iowa), Gary Cooper voulut faire partie de la troupe théâtrale formée par les élèves. On refusa de l'y admettre et on l'engagea vivement à abandonner toute idée de devenir acteur !

● Cary Grant n'a pas la mémoire des noms. Il se tire d'affaire en appelant son interlocuteur : « Mon cher vieux », et quand il a affaire à une femme, il se contente de lui adresser un gracieux sourire.

● Katherine de Mille est une fervente du tir au pistolet, suivant en cela l'exemple de son père adoptif Cecil B. de Mille qui a déjà, à maintes reprises, remporté divers trophées dans des concours de tir.

CARRE MAGIQUE

Placer les 16 premiers nombres dans les 16 petits carrés, de manière à obtenir 34, lorsqu'on les additionne dans le sens horizontal, vertical et oblique (diagonale).



CYRANO A-T-IL VRAIMENT VECU ?

On se souvient de la première représentation de *Cyrano*. Les gens de lettres, réconciliés dans un bel élan de sincérité et d'exaltation, s'embrassaient dans les couloirs et couraient porter l'auteur en triomphe. Cette pièce lui ouvrit, fort jeune, le sein de l'Académie. On espérait beaucoup, dans la suite, d'un début si foudroyant. Mais sans doute Edmond Rostand avait-il consacré à *Cyrano* toute sa force et son esprit. Les pièces qui suivirent déçurent à juste titre.

Mais Cyrano de Bergerac était tiré de l'ombre. Il vivait. Il vivra longtemps, grâce à Rostand. Quelle curieuse et triste gloire pour un arriviste et un poète ! Sa vie fictive tirera les larmes de nombreuses générations. Les écoliers connaîtront toujours par cœur, et pour le plaisir, la tirade du nez, la ballade du duel. La réalité vaut-elle la fiction ?

La réalité fut tout autre.

Savinien de Cyrano, sieur de Bergerac, naquit à Paris, le 6 mars 1619, rue des Deux-Portes, aujourd'hui rue Dussoubs. Le Bret fut bien son ami, Montfleury son ennemi. Il fut batailleur, rimailleur, misérable. Il fut tout cela. Mais il fut aussi « un raté ». Esprit confus et influençable, il hésita jusqu'à la fin entre mille erreurs, mille folies. Il mourut à 36 ans et fut enterré dans l'église de Sannois, près d'Argenteuil.

Son seul grand mérite fut d'avoir été, après sa mort, plagié par Molière (!) qui inséra sans vergogne, dans les *Fourberies de Scapin*, une scène entière de son *Pédant joué*...

ENIGME

Dans le sein des forêts, j'ai reçu la naissance.
Et cependant au feu je dois mon existence.
Jadis sous mon ombrage on aimait à courir.
Qui me touche aujourd'hui risque de se noircir.

SAGESSE

La paresse consume insensiblement toutes les vertus.
La Rochefoucauld

Il ne faut s'occuper du mal que pour en tirer du bien.
La Harpe

Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.
Pascal

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.
Vauvenargues

Préférez la vertu à tout : vous n'y aurez jamais de regret.
Vauvenargues

RIONS

Dans un restaurant, un client reproche à un garçon de ne pas être suffisamment poli.

— Mon ami, ajoute doucement le client, croyez-moi, soyez moins grossier. Savez-vous ce que l'avenir vous réserve ? Peut-être bien qu'un jour vous serez consommateur à votre tour.

●

Le professeur. — Mais, mon enfant, comment se fait-il que vous ne fassiez aucun progrès dans la lecture ? A votre âge, je lisais couramment à première vue.

L'enfant, naïvement. — C'est que, sans doute, vous aviez un meilleur professeur que moi.

●

L'instituteur. — Victor, tu as le Nord en face de toi, l'Ouest à gauche et l'Est à droite. Qu'as-tu derrière toi ?

Victor. — Une pièce à mon pantalon, monsieur. J'avais bien dit à maman qu'on la verrait.

●

Madame. — Vois, Clairette, la jolie fourrure. Devine de quel animal elle vient ?

Clairette. — Je suis sûre que c'est mon oncle qui te l'a donnée.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)

PHOTOS-DEVINETTES



1. — Trois sur quatre des personnages représentés dans cette photo sont connus ; la quatrième est une figurante. Ce sont Henri Garat, Armand Bernard et Lilian Harvey ; mais le nom du film ?. 2. — Cet acteur déguisé en Arlequin fut un des plus célèbres acteurs du muet. Il était Russe. Dans ce film, il incarnait un amoureux célèbre. 3. — Pierre Blanchar et Gaby Morlay ont paru ainsi dans un film tiré d'une pièce célèbre de Henri Bernstein. 4. — Un des premiers succès de Fernandel. Ce film, tiré d'une célèbre nouvelle de Maupassant, n'a pas été projeté en Egypte, mais sa projection en France fit grand scandale.

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)